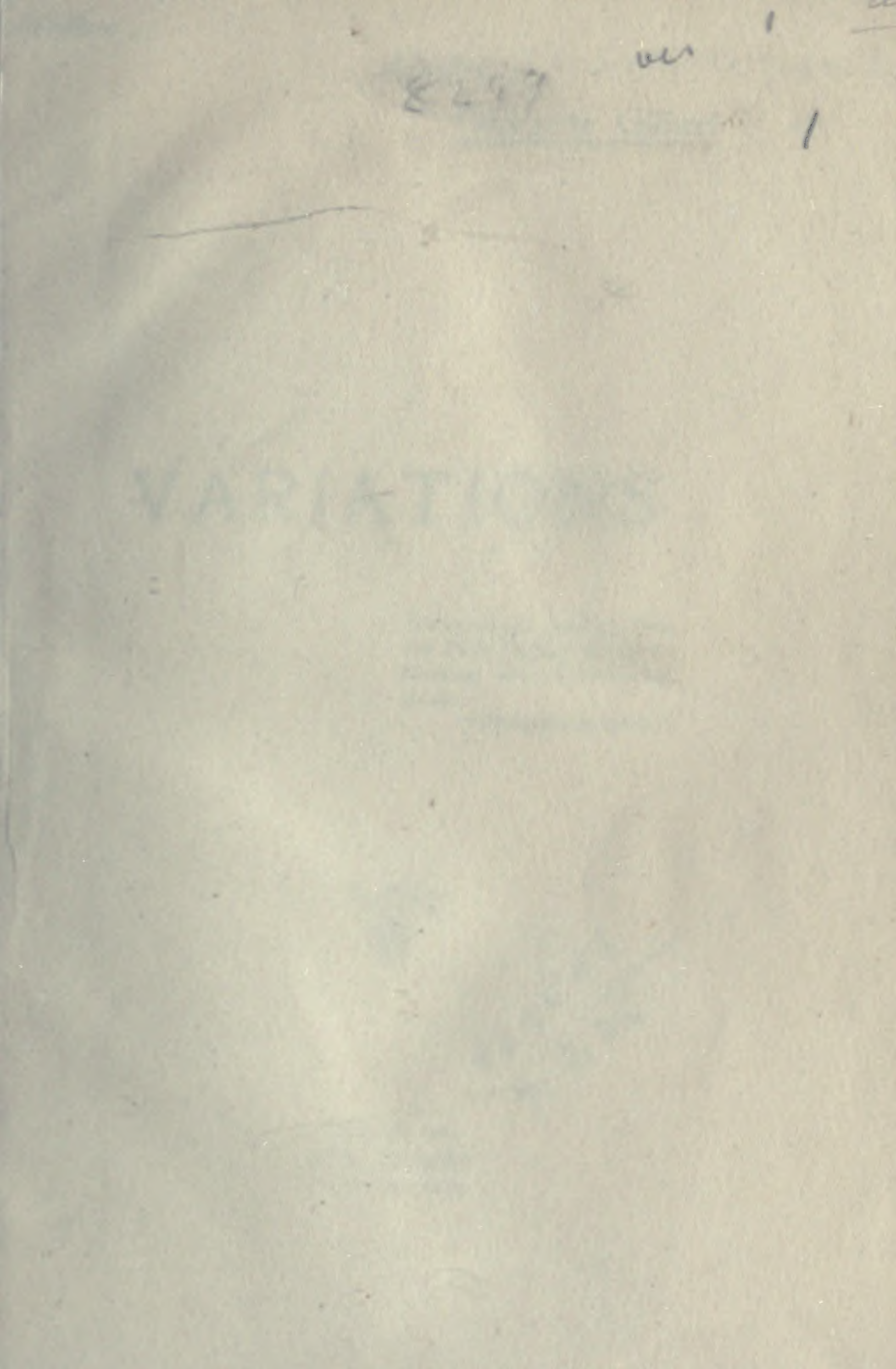
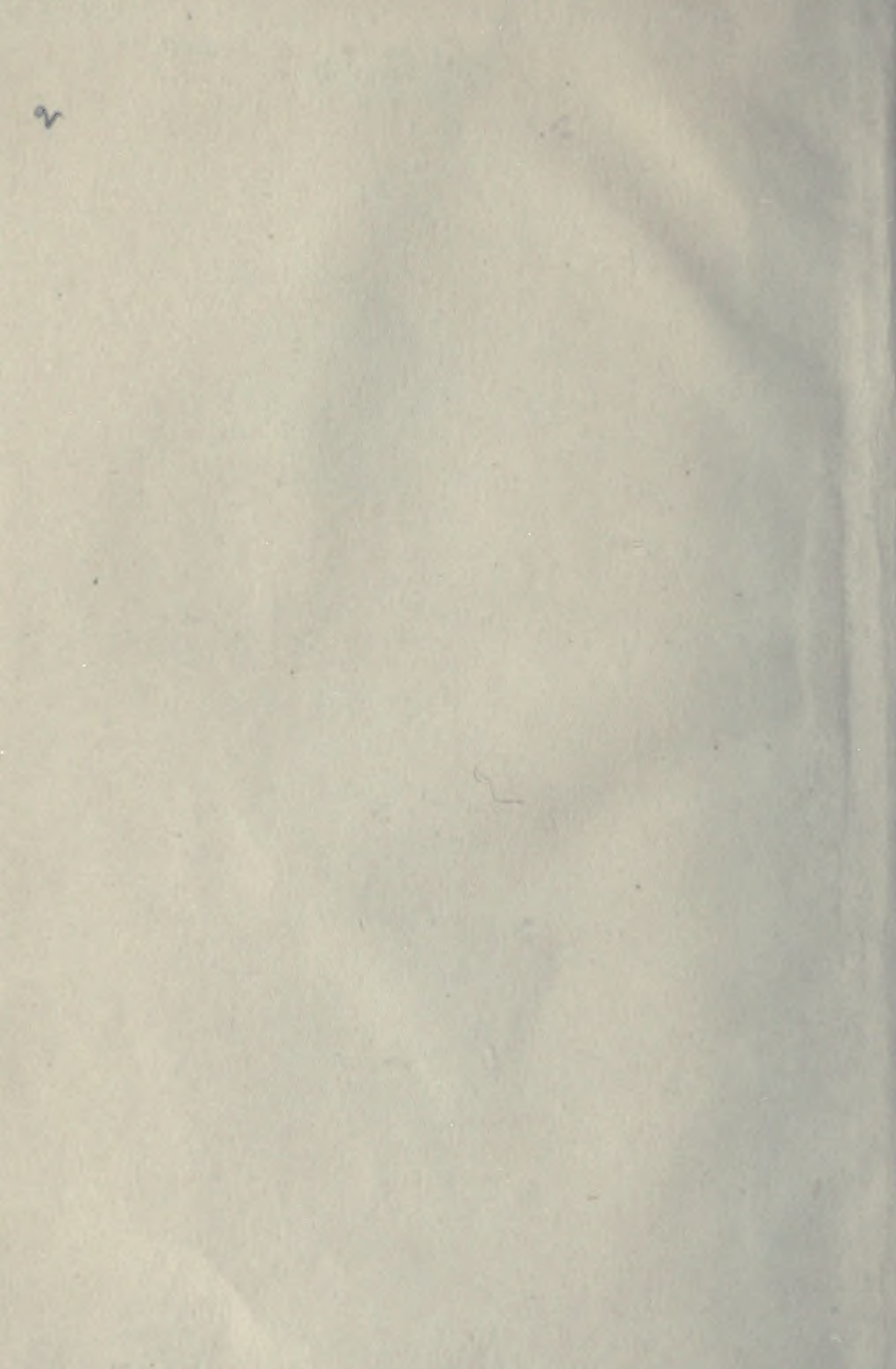

3 1761 07868058 4


UNIVERSITY OF TORONTO





(Georgette Gilbert)

VARIATIONS

"Chroniques" parues dans "Le Bien Public" des Trois-Rivières, sous le pseudonyme de "Fleurette de Givre".



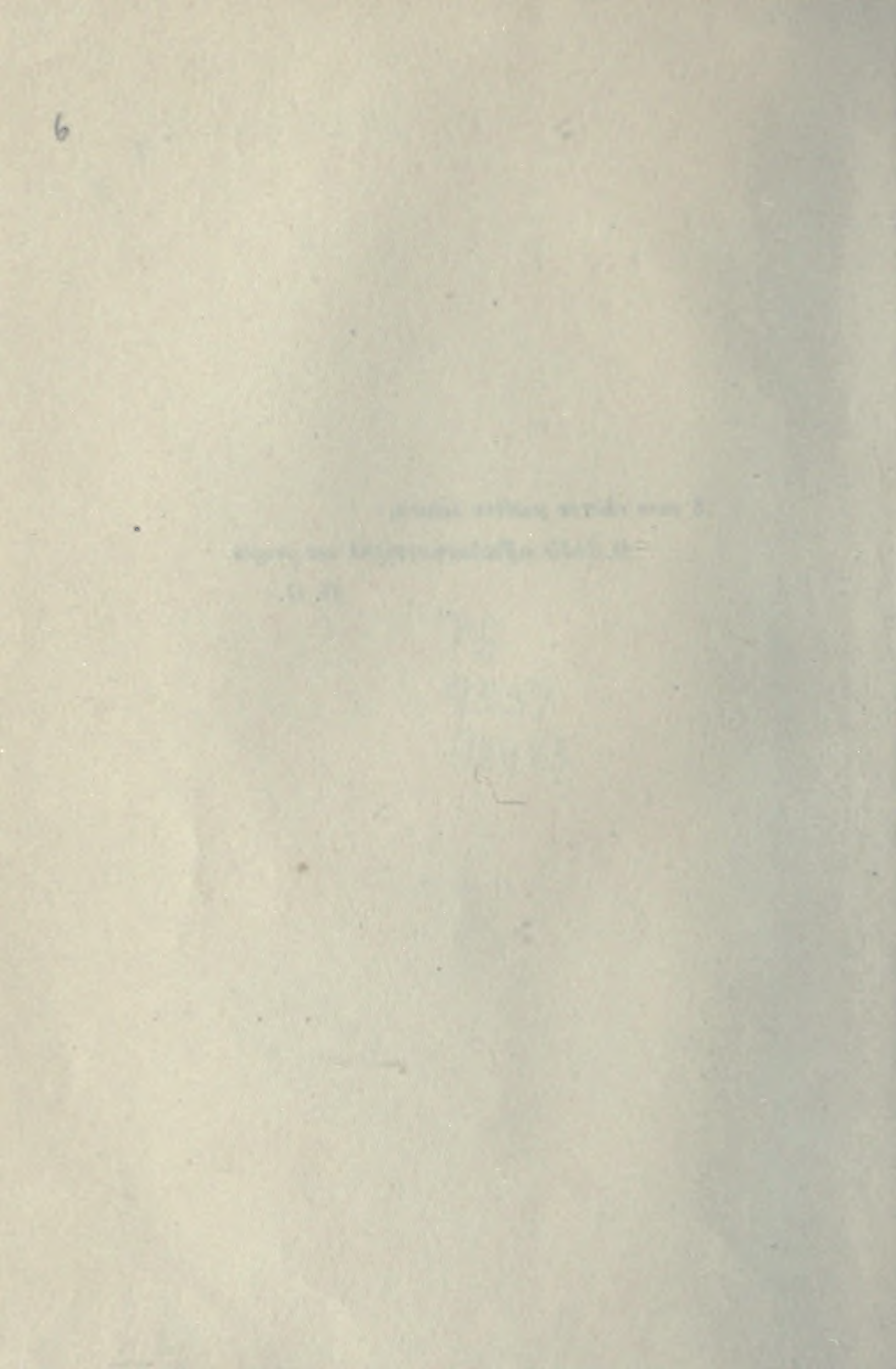
IMPRIMÉ AU
"BIEN PUBLIC"
LES TROIS-RIVIÈRES



A mes chères petites sœurs,

je dédie affectueusement ces pages.

G. G.


6

A LA CANADIENNE

Parlons Français

Vous est-il jamais arrivé, chères lectrices, de penser au bonheur que nous avons, nous, Canadiennes-Françaises de la province de Québec, de jouir de notre liberté de foi et de langue. ? De n'avoir pas été opprimées, depuis notre petite enfance jusqu'à notre sortie du pensionnat, par ce fanatisme qui nous eut empêchées de connaître notre belle langue française et d'apprendre à la bien parler ?

Je n'y avais jamais aussi sérieusement songé, qu'il y a quelques semaines, alors qu'à une réunion "à la canadienne", je dus subir tout près de moi, le caquetage à "l'anglaise" d'un groupe d'amies qui se pensaient "modern style" et d'un grand "chic", pour me servir de leurs expressions, en parlant une langue qui n'était pas la leur. J'allais perdre à leur côté tout le plaisir de cette soirée, et je me hâtai d'aller m'asseoir plus loin, où d'autres canadiennes possédaient assez leur langue française pour en apprécier toute la beauté, et pour n'avoir pas l'idée d'exprimer leur pensée en anglais.

Il me vint alors à l'idée que les petites filles de nos compatriotes de l'Ontario et de l'Ouest, qui ont tant de difficultés à parler français là-bas, se trouveraient parfois fort dépaysées et bien désappointées de rencontrer cette forme de patriotisme "à la snob" chez un groupe de leurs sœurs du Québec français. Quelles leçons de ténacité et d'attachement à leur religion et à leur langue ne nous donnent-elles pas, les petites canadiennes des autres provinces!...

Je ne prétends pas qu'il ne faille jamais dire un mot d'anglais; j'encourage plutôt mes lectrices à apprendre les deux langues, afin de pouvoir s'en servir... au besoin. Le contraire serait du fanatisme, et nos petites sœurs de là-bas en ont déjà trop souffert pour que nous l'implantions ici. Parlons anglais quand c'est nécessaire, parfait; mais ne faisons pas de l'anglais notre langue naturelle, à la maison, sur la rue, au théâtre, etc. Entre nous, Canadiennes qui avons du sang français dans les veines, servons-nous du doux parler de France; du parler que nous chantaient nos aïeules et nos mères pour nous endormir dans nos blancs berceaux, et plus tard, pour calmer nos chagrins de petites filles.

Sur les genoux maternels, c'est dans la langue de nos Pères que nous avons appris à murmurer nos premières paroles, nos premières prières.

Soyons éprises de bien parler et de mieux écrire. Le respect de notre langue est la meilleure preuve comme la meilleure garantie de notre survivance canadienne.

"Notre langue française c'est un diamant d'un prix

inestimable; c'est une œuvre d'art" et c'est l'œuvre d'une race noble. Cette œuvre est d'autant plus précieuse qu'elle est plus convoitée, et partant plus difficile à conserver intacte. Mais notre langue ne livre ses secrets qu'à ceux qui l'aiment, et pour l'aimer, il faut l'étudier. C'est par la lecture des bons auteurs que nous connaîtrons les richesses inépuisables de notre langue.

Il appartient à la femme, à la mère, de voir à ce qu'au foyer on ait le respect de la langue française; c'est elle qui empêchera ses enfants de se servir d'expressions étrangères et baroques qui la déparent. C'est une forme de patriotisme peut-être obscure mais qui ne manque pas d'efficacité, puisque c'est l'éducation patriotique familiale, dans ses minimes détails, qui forme petit à petit les vrais patriotes.

Et pour terminer, laissez-moi vous raconter une légende délicieuse comme notre doux Parler.

Un archange descendit du ciel un clair matin et cueillit sur la terre tout ce qui s'offrait de plus précieux en grâce et en beauté. Il prit de chauds rayons de soleil, le miel de la ruche, l'haleine parfumée des fleurs, un soupir dans les bois, un peu de laine blanche, quelques duvets tombés d'un nid d'oiseaux, le chant d'un enfant, la caresse d'une mère, un salut de châtelaine, un cœur d'évangéliste tout débordant de tendresse, un regard de ciel bleu, d'amour consolateur... Alors l'ange demanda à Dieu de fondre tout cela dans un joyau d'or fin; puis pour parfaire cette œuvre magnifique, d'y ajouter un sourire divin...

Dieu sourit, et ce fut le doux parler français.

En Voyageant

De Trois-Rivières à Ste-Anne de Beaupré, voilà certes un voyage intéressant, en auto. Et quand, fatiguée du labeur, vous avez rêvé d'une accalmie qui vous ferait oublier ce que la tâche a parfois d'ingrat, que tout à coup sans l'avoir prévu, un appel téléphonique vient vous tirer de votre travail, et que de l'autre bout de la ligne, vous entendez l'agréable voix d'une amie qui vous tend l'appât d'un beau voyage sur la route bordée de fleurs et de verdure, c'est magique, vous vous sentez déjà reposée à la pensée du départ prochain ....
....

Et ce fut charmant, dès six heures du matin, nous filions, saluant au passage les clochers des villages échelonnés le long de la route, puis les "Croix du Chemin" que la foi canadienne a élevées dans les campagnes.

Ici c'est un vieux four qui attire notre attention; plus loin l'aile antique d'un vieux moulin nous rappelle un passé

qui vit encore. Il n'est pas mort, dans nos campagnes le culte du passé, et il ne faut pas aller loin dans notre belle province de Québec restée française dans son âme pour revivre le souvenir ému de nos traditions.

Les traditions, l'on ne saurait les mépriser, car elles sont pour une nation ce que la pluie est à la terre, elles la rendent féconde; féconde dans sa foi, féconde dans ses énergies, féconde dans sa postérité. Il n'y a pas à en douter, c'est le culte pieux à la foi des ancêtres, c'est notre attachement au passé, aux traditions françaises qui ont germé autour du berceau de notre petite patrie canadienne, qui a permis à la poignée de Français abandonnés en 1760, de se ressaisir et de devenir une nation.

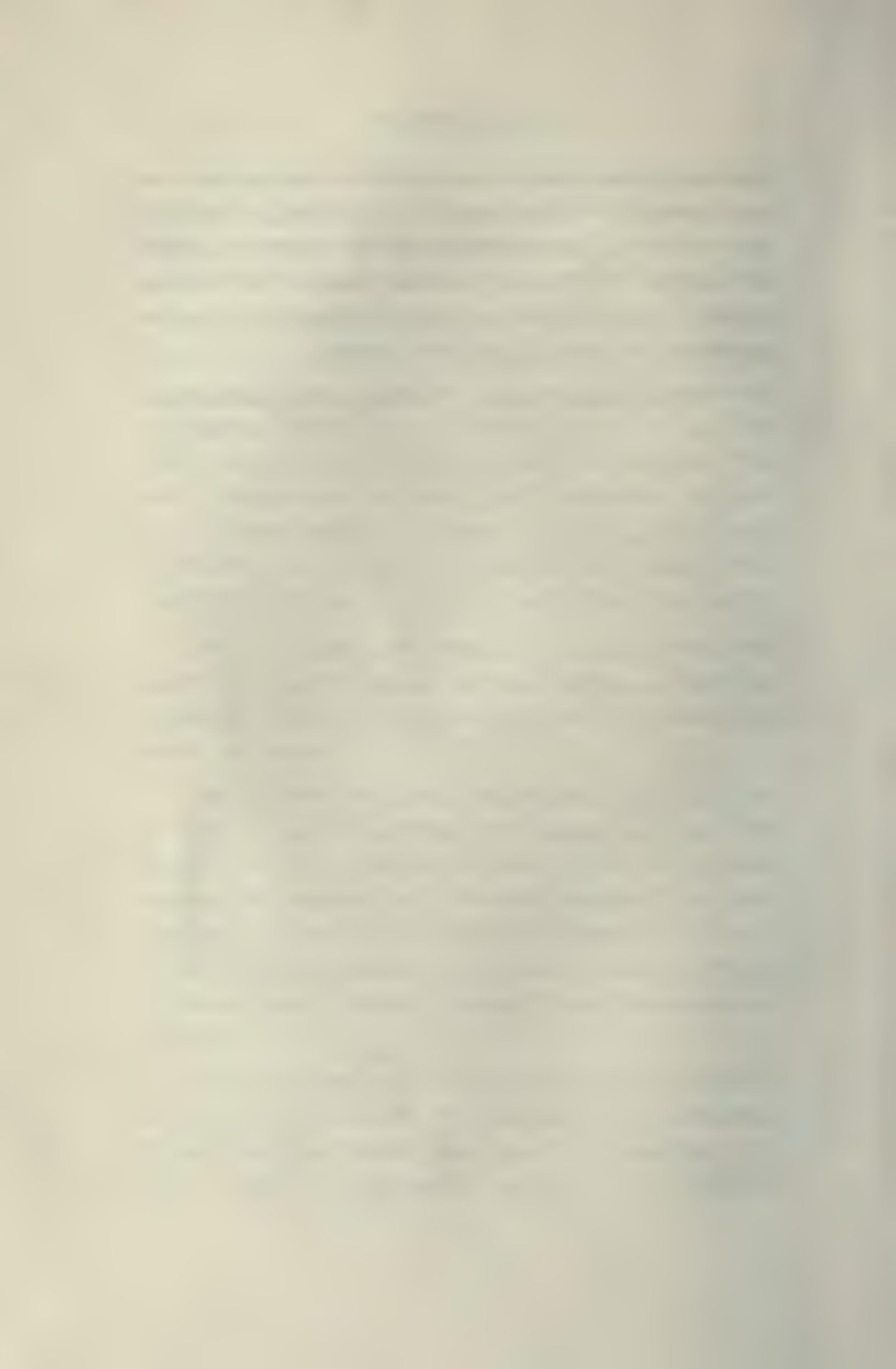
Sans ce respect des traditions, que seraient devenus notre cher parler français et notre religion,...? tout cela aurait été étouffé par l'anglomanie qui nous aurait empêchés de grandir.

Les touristes étrangers qui visitent notre province admirent ce qu'ils appellent nos "reliques du bon vieux temps"; ce qu'ils admirent par-dessus tout, c'est la persévérance qui a permis au Canadien-Français de se créer une place enviable sous le soleil. Et quand ils savent à quelles sources fécondes le Canadien a puisé ses leçons de courage dans la lutte, ils ne sont plus étonnés de sa survivance.

On nous répète sur tous les tons que les traditions s'en vont, que la famille se désagrège, que la génération qui pousse s'américanise trop, que la foi diminue, etc., etc... "Bon sang ne saurait mentir"... si le proverbe

allait perdre pour nous de sa vérité, il appartiendrait aux canadiennes, de le faire revivre au sein de la famille et de la société. Cet esprit familial qui baisse, ces traditions pieuses, et pour n'en nommer qu'une: "la prière en famille", dont l'habitude se perd de nos jours, c'est aux gardiennes du foyer de les faire renaître.

"Ce que femme veut..." Alors, qu'attendons-nous?



En Chemin de Fer

Sur les rails d'acier luisant, le train glisse avec rapidité, faisant fuir des panoramas que la merveilleuse palette de l'automne a ornés des plus riches teintes.

Une route que l'on parcourt depuis cinq ans devient peut-être un peu monotone, et elle paraîtrait même parfois ennuyeuse si l'on ne possédait le sens observateur qui nous permet de découvrir à chaque jour des horizons nouveaux et ces mille riens qui peuplent chaque détour des routes et sont des constatations toujours nouvelles et intéressantes.

Puis, n'y a-t-il pas surtout cet incessant et merveilleux changement qu'opère le renouveau des saisons ?. Aujourd'hui c'est la magie de l'automne qui transforme en une orgie de couleurs des paysages que nous avions entrevus tout verts, il y a quelques jours. Plus loin ce sont des champs roussis par les frimas, où, le mois dernier, ondulaient de blonds épis. Dans les vergers, des fruits mûrs pendent aux arbres. Quelques fleurs tardives, der-

niers vestiges d'un été qui oublia de nous donner toute sa chaleur, penchent leurs têtes sur la mousse desséchée

Demain, sous le lourd tapis de l'hiver ces visions auront disparu. En retournant sur la même route, nous nous sentirons une âme neuve à contempler des paysages tout blancs. Le vert des sapins y mettra une note d'espoir, et nos yeux seront de nouveau ravis de se reposer sur des horizons bleutés. Puis il arrivera que dans quelques mois, nous serons enchantés de constater tout ce que dans les prés et les bois, le petit printemps peut opérer de merveilles à l'aide de sa baguette fleurie.

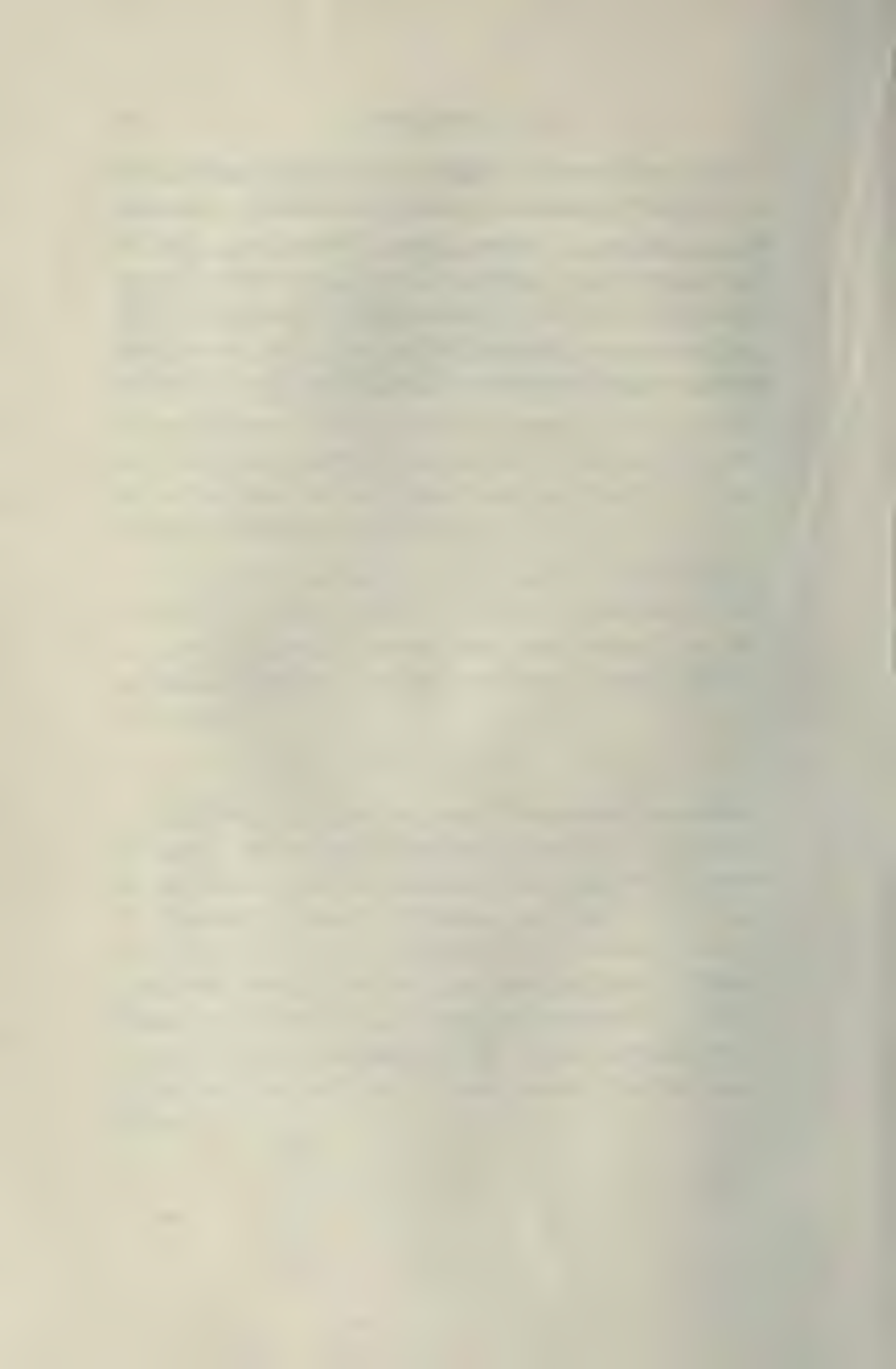
Et ce sera toujours ainsi, tant que le monde durera et que la vie nous tracera ses sentiers à parcourir. Sur les mêmes chemins, d'autres après nous passeront et s'émerveilleront à leur tour devant l'éternel renouvellement des années.

. . . .

En dépit du climat, malgré l'inconstance des saisons, le long de nos routes canadiennes il est une chose qui ne change pas; que l'on aime à saluer en passant et que notre œil découvre toujours à l'horizon, parce que depuis toujours il fut habitué à l'apercevoir et à l'aimer: c'est le clocher du village, c'est le signe sensible de la foi canadienne; c'est la flèche que de loin l'on aperçoit de ci, de là, montrant le ciel, et témoignant de l'union spirituelle d'un peuple qui possède le même idéal et espère en la même félicité.

. . . .

Clochers, clochers bénis de chez-nous, gardiens de la tradition canadienne, vous qui annoncez la naissance de nos enfants, comme vous bénissez leurs joies et pleurez leur trépas; clochers, qui êtes la sauvegarde des peuples qui vous vénèrent, clochers, phares argentés, qui montrez la route aux pèlerins d'ici-bas, notre âme, en passant, salue votre âme qui chante et prie le long de nos chemins!



Laure Conan

Celle qui modestement signait ses livres, dont quelques-uns furent des chefs d'œuvres , du pseudonyme de "Laure Conan", s'appelait: Mlle Félicité Angers, et appartenait à une famille distinguée du comté de Charlevoix, dans la province de Québec. Elle savait scruter dans l'histoire du passé pour nous en faire goûter la beauté et les leçons. Son âme saine et forte a rayonné par ses livres sur notre pays, pendant près d'un demi siècle.

Laure Conan fut une femme distinguée, une intelligence supérieure, une patriote de cœur et d'esprit, dont la plume traduisit en des pages choisies, le souffle patriotique qui animait son âme, et qu'elle sut communiquer avec une rare souplesse et une charmante simplicité de style.

Les livres de Laure Conan, presque toutes nous avons eu la bonne fortune d'en goûter la belle inspiration, puisque, dès leur apparition, ils furent de ceux que se hâtèrent de se procurer nos bibliothèques paroissiales et de pensionnats. Combien, parmi nous qui se souviennent d'a-

voir lu, avec enthousiasme et attendrissement, vers leur treizième année, leurs premiers romans qui avaient pour titres: "L'Oubliée", "A l'Oeuvre et à l'Epreuve", ou "Angéline de Montbrun". Je fus de celles-là, et, je me rappelle qu'alors, la pensée élevée de Laure Conan alluma en mon âme de fillette la première étincelle du feu patriotique.

Comme nous devons l'en remercier de ne pas avoir ménagé les efforts de sa pensée qui devait enrichir la nôtre. Les romans de Laure Conan, où l'histoire du passé de notre pays forme le thème principal, en font l'évocatrice de la Nouvelle-France.

Et, pour avoir vécu presque toute sa vie dans ce beau coin de pays qu'est la Malbaie, où le calme des matins, la chaleur des midis et la sérénité des soirs insufflent et développent de la paix et de l'énergie dans les cœurs et les esprits, Laure Conan avait pris de bonne heure le goût de la lecture sérieuse et de la méditation. Tout lui était matière à réflexion. Elle écrivait un jour:

"Une hirondelle s'est posée tantôt sur le bord de ma fenêtre. Elle s'est vite envolée bien haut, et pendant que je la regardais, une pensée de Saint Augustin m'est revenue. C'est que nos peines, qui semblent nous appesantir, nous sont en réalité comme les ailes aux oiseaux. Ces ailes leur sont un poids, mais sans ce poids ils ne pourraient jamais s'élever."

Sans doute est-ce dans le recueillement de son village natal, de la vieille maison ancestrale où sa jeunesse sut accomplir, malgré tout, le devoir filial; sans doute,

est-ce surtout dans sa foi qu'elle avait puisé la netteté et l'équilibre d'un esprit habitué à raisonner.

De là aussi peut-être, cette affinité du cœur qui la faisait compâtir à toutes les souffrances. "Surtout, disait un jour la noble doyenne des femmes de lettres canadiennes, à une jeune fille qui allait s'engager dans la carrière littéraire, surtout, quoi que vous écriviez, n'oubliez pas ceux qui souffrent!... Ils sont le grand public. Combien ne cherchent dans les livres et les journaux qu'une diversion à leurs peines!... Dites-leur le mot qui apaise, console et relève."

Apaiser et consoler, ce fut bien l'idée inspiratrice de plus d'une de ses œuvres, entr'autres de: "L'Obscure Souffrance" qu'elle écrivit sous forme de journal dans sa jeunesse solitaire et qu'elle publia, il y a quelques années, spécialement pour ceux-là que la souffrance étreint.

"Tous nous avons nos devoirs, nos responsabilités, écrit-elle, jeunes filles qui croyez n'avoir rien à faire qu'à vous amuser, qu'à plaire, vous vous trompez fort. Dieu ne crée pas d'être de luxe et de fête, et, dans la grande vie sociale, vous devez apporter votre part de bien".

Née en 1845, Laure Conan mourut en 1924. Elle avait fait ses études au couvent de la Congrégation Notre-Dame, à St-Roch de Québec. A trente ans, elle publiait son premier roman: "Un amour vrai". Ce début présageait des hautes qualités littéraires dont l'auteur devait faire preuve dans son œuvre entière. Par la suite, tour à tour son talent nous donna: "Si les Canadiennes le voulaient", "Angéline de Montbrun", "L'Oubliée", cou-

ronné par l'Académie française. "A l'Oeuvre et à l'Epreuve", "L'Obscure Souffrance", "La Vaine Foi", "Silhouettes Canadiennes" et, "La Sève Immortelle".

Laure Conan était une artiste, et comme il ne déplaît pas que les artistes soient des êtres d'énergie et de vaillance, nous saluons en l'écrivain qu'elle était, ces qualités qui firent d'elle la femme de lettres canadienne qui, peut-être jusqu'à nos jours mérita le plus de son pays.

En somme, Laure Conan nous a donné le meilleur d'elle-même, et elle nous fit un don magnifique.

Autour de la Pensée Canadienne

Le peuple canadien, malgré ses trois cents ans d'existence est un peuple relativement jeune et sa littérature n'est encore qu'à l'état d'arbuste; un arbuste rempli de sève cependant, et qui promet de grandir et de porter de beaux fruits. Déjà plusieurs bourgeons se sont heureusement épanouis, tels; les Crémazie, les Poisson, les David, les Beauchemin, les De Gaspé, les Lemay, les Garneau, les Fréchette, les Gérin-Lajoie, les Conan, les Lozeau, les Lalande, les Sulte, les Marie Victorin, pour n'en nommer que quelques-uns. Le jeune arbre a déjà des racines profondes; il fut planté en terre fertile et dès le début de sa germination il reçut la féconde rosée des sueurs de nos courageux ancêtres, et le nectar miraculeux du sang des martyrs.

Il est facile d'ailleurs de constater que l'arbuste ne manque pas de sève, si l'on considère l'effort intellectuel déjà appréciable qui va en s'accentuant depuis quelques années, lequel a déjà donné le jour à de nombreuses productions littéraires. Quelques-unes furent remarqua-

bles et contribuèrent à fortifier et à développer les rameaux de notre jeune littérature; les autres plus jeunes, plus modestes, pareilles à l'herbe tendre qui pousse au pied des arbustes et en protège les racines.

Sans vouloir évincer les productions étrangères de bonne essence, nous aurions tout à gagner à encourager d'abord les livres et revues de chez nous. Il est tellement plus sage de s'instruire de ce qui se passe dans sa propre maison, que d'aller regarder jouer le drame chez le voisin. Nous ne manquons pas d'ailleurs au pays, de revues de facture intéressante et instructive au point de vue religieux, scientifique et national.

On aime à passer pour des gens intellectuels, à l'esprit cultivé, et l'on dédaigne les productions littéraires canadiennes, pour s'abreuver aux sources des "Magazines" étrangers qui, trop souvent déforment le goût quand ils ne sont pas tout-à-fait nuisibles.

On parle souvent de "patriotisme", voilà une occasion de faire valoir ce que signifie ce mot pour nous. Faisons du patriotisme en encourageant les œuvres canadiennes qui le méritent. En faisant plus ample connaissance avec la pensée canadienne dans ses éléments les meilleurs, nous en comprendrons mieux la valeur et les aspirations, et nous coopérerons à l'œuvre de notre littérature nationale.

Bon sens et Patriotisme

Il existe une espèce de canadiens-français pour qui le patriotisme n'est qu'un grand mot dont la vraie signification leur échappe.

Etre patriote, n'est-ce pas avoir le culte de sa patrie, aimer le pays de ses origines? Un fils bien né aime sa famille et il s'applique non seulement à en défendre l'honneur et les biens, mais aussi à en augmenter la patrimoine. Ainsi en est-il du patriote dans le bon sens du mot. Non seulement il défend ses institutions nationales, lorsqu'elle sont attaqués ou vilipendées, mais il les encourage en favorisant de son patronage l'industrie canadienne-française de préférence à toute autre.

Par exemple, entre deux maisons commerciales: l'une Canadienne-française et l'autre de nationalité étrangère, laquelle devra choisir et encourager le Canadien au bon sens patriote? . .

Il en est malheureusement que l'étiquette étrangère fascine jusqu'au ridicule; ce sont ceux-là qui vantent et n'achètent que des marchandises de marque étrangère.

Voici un fait relevé entre beaucoup d'autres;

"Un compatriote de la "haute" se présente chez un marchand de pianos canadien-français; il examine, fait examiner par un artiste toute les variétés de pianos. C'est le piano "Pratte" qui l'emporte.—"Très bien, dit le monsieur de la "haute", fort contrarié; je m'en vais l'acheter, mais vous allez me gratter ce nom et y mettre Chicken, Armstrong ou ce que vous voudrez... car, vous comprenez, dans mon salon, avec le monde chic qui le fréquente, jamais de la vie je ne puis étaler un piano de fabrication canadienne-française..."

Cette catégorie de canadiens-français existe malheureusement.

Mais à côté de ceux-là, il y a des canadiens qui servent mieux les intérêts de leur pays. Il existe aussi des canadiennes intelligentes qui comprennent que c'est pour elles un devoir national de favoriser les maisons canadiennes-françaises; des canadiennes qui ne se laissent pas berner par les prétendus "bargains" étrangers.

Souvent le snobisme est la cause de cette déviation du sens patriotique, et celles d'entre nous dont la fierté nationale s'efface devant une simple marque de commerce ronflante, ont une bien pauvre mentalité canadienne.

C'est en donnant, dans ces détails, l'exemple d'un patriotisme sincère, que la mère de famille fait le mieux comprendre aux siens la manière pratique et éclairée de servir les intérêts de sa race ou de son pays.

Ce n'est pas servir son pays que d'être des canadiens quasi honteux devant les préjugés étrangers; des petits

canadiens-français qui prennent le moins de place possible dans un pays qui, malgré tout, fut et reste la conquête de leurs aïeux.

Il est facile d'ailleurs de se rendre à l'évidence des progrès et du succès de plusieurs de nos institutions canadiennes-françaises, lesquelles ont le grand mérite d'avoir grandi en dépit de toutes les compétitions étrangères et des difficultés sans nombre.

Ce fut toujours l'union qui fit la force des sociétés et des nations, l'union des efforts, l'union des intelligences. Non pas un éphémère ralliement de deux ou trois fois par année, aux jours des fêtes patronale et nationale, où des mots sonores célèbrent la patriotisme, mais la conviction sincère que l'on doit être un membre utile dans la famille canadienne où il y a pour chacun des devoirs à remplir, des fiertés à sauvegarder.

Des actes, voilà la manière d'affirmer ses principes et son patriotisme.



DE CI, DE CA

Holocauste

Dans la petite chapelle silencieuse, où la foule attend recueillie, une jeune religieuse, entourée de ses sœurs, va tout à l'heure prononcer les vœux perpétuels qui la lieront à jamais à la grande règle monastique.

Elle est heureuse l'élue de ce matin, et si, sous le long voile blanc qui l'enveloppe, des larmes coulent le long de ses joues, et jusque sur sa blanche robe de laine, ces larmes expriment à leur façon la joie qui inonde son âme ; elle va tout à l'heure renouveler définitivement l'holocauste de sa vie aux pieds du Christ en Croix.

Partout on a mis des fleurs, l'autel en est tout paré; mais le parfum des roses et des lys ne monte pas plus suave vers le ciel, que l'encens le plus pur qui s'échappe du cœur vierge dans un élan d'immolation sublime. Le pontife entonne le "Veni Creator" que là haut des voix angéliques chantent en chœur. Puis, forte des lumières de l'Esprit-Saint l'élue du Christ s'en va recevoir le gage béni de son alliance surnaturelle, et la couronne d'épines symbole du renoncement de sa volonté, et de l'humilité de sa vie.

Le serment des vœux en face de l'hostie la consacre désormais au service du Seigneur, à l'exemple de Celle, qui dès l'âge de trois ans, se vouait au service des autels dans le temple de l'Ancienne Loi.

Ame réparatrice, la religieuse consumera sa vie en sacrifices, en actes et en prières de réparation: réparation surtout des outrages que les hommes, par delà les grilles de son couvent, jettent à chaque heure du jour et de la nuit à la face de "Celui qui les a tant aimés".

Auprès des enfants, en faveur des plus pauvres surtout, son apostolat s'exercera sans relâche, et, si parfois la lassitude physique tentait d'envelopper son âme, vous la verriez s'agenouiller au pied de l'autel, devant l'hostie où chaque jour son cœur s'épanche longuement, pour y puiser force et réconfort.....................................

....

Dans la petite chapelle recueillie, où flotte encore des parfums d'encens, l'élue de ce matin continue son action de grâces; ne troublons pas la douce harmonie de ses "Te Deum", "elle a choisi la meilleure part qui ne lui sera pas enlevée."

Fable

Je viens de lire une fable de Fénelon dont la morale m'a vivement intéressée.

"Il était une fois, une reine si vieille, si vieille, qu'elle n'avait plus ni dents ni cheveux"; sa tête branlait comme les feuilles que le vent remue, et ses yeux n'y voyaient plus rien; elle était si courbée qu'elle était rapetissée de moitié, et son menton touchait presque ses genoux, lorsqu'elle était assise.

Un jour qu'elle se lamentait sur les inconvénients de la vieillesse, et désirait redevenir jeune, elle vit tout à coup venir à elle, une fée qui lui dit ces mots: "Si vous pouvez trouver une jeune personne qui consentît à vous donner sa jeunesse en échange de vos cent ans, que lui donnerez-vous?. "—"Je lui donnerai tous mes joyaux dit la reine vieille et laide".

La reine fit chercher partout quelqu'un qui voulut être vieux pour la rajeunir. Il vint beaucoup de gueux

qui voulaient être vieux pour être riches; mais après avoir vu la reine si vieille et si laide, souffrante et radoteuse, ils préféraient leur pauvreté à ses richesses.

Enfin, un jour que la reine désespérait de redevenir jamais jeune, il se présenta une jeune campagnarde belle comme le jour, qui offrit sa jeunesse en échange de la décrépitude de la reine, mais à la condition de recevoir en retour la couronne royale. La reine refusa d'abord, et lui offrit de partager son royaume; "c'est déjà beaucoup pour une paysanne, dit-elle".—"Je n'accepte pas, répondit la jeune fille, j'exige tout, laissez-moi ma condition de paysanne avec mon teint fleuri et gardez vos cent ans avec vos rides et la mort qui vous talonne".—"Que feriez-vous à ma place, lui dit la reine, vous n'êtes pas habituée au faste de la cour ni à la vieillesse, et que ferais-je sans royaume?"—Je m'y habituerai facilement dit la jeune fille, car on m'a souvent dit qu'il était beau d'être reine, et vous ferez comme moi, vous deviendrez gaie et vous chanterez tout le jour en dansant dans les prés.

Pendant qu'elles discutaient le marché, la fée survint et leur offrit de les métamorphoser à l'instant pour leur faire faire l'apprentissage de leurs nouveaux rôles respectifs. Sur leur assentiment, la fée leva d'abord sa baguette sur la jeune paysanne. Aussitôt le changement s'opéra, petit à petit ses cheveux blanchirent, elle devint grondeuse, rechignée; elle perdit toutes ses dents et devint courbée et infirme. Elle était reine. Elle se vit ensuite entourée d'un grand nombre de courtisans et d'officiers qui lui rendaient mille témoignages de res-

pect. On lui servit un grand festin, mais elle était dégoûtée, ne savait manger, était honteuse et inquiète, se regardant dans la glace elle eut peur de sa laideur.

Un peu plus loin, la vieille reine commençait à devenir jolie, ses cheveux revenaient et ses dents aussi et elle se redressait. Mais elle était crasseuse, court vêtue, avec des habits communs auxquels elle n'était pas habituée. Alors la nouvelle reine dit à l'ancienne: "Vous voilà bien embarrassée de n'être plus reine, et moi, encore davantage de l'être; tenez, voilà votre couronne, rendez-moi ma cotte grise". L'échange fut aussitôt fait, et la reine de revieillir et la paysanne de rajeunir, réalisant toutes deux l'avantage de leurs conditions respectives."

Et maintenant, chères amies si je vous laissais vous-mêmes tirer la conclusion...



Les Cancans

Ce sont des petites "bêtes" qui portent un nom tout court, qui n'ont l'air de rien en somme, et qui font dans le monde de grands ravages, les "cancans".

Vous vous croyez bien en sûreté, chez-vous, ou chez des amies, et vous conversez sans arrière pensée, souriant à une plaisanterie inoffensive, passant, en badinant ou sérieusement, d'un sujet à un autre, émettant sur ceci ou cela, votre opinion personnelle. Soyez sur vos gardes, vous ne vous en doutez pas, mais là, tout près de vous, parmi vos amis peut-être, se trouve le cancanier, la cancanière, qui s'emparera d'une parole irréfléchie, dite sans intention malicieuse, et en fera une proie qu'on emportera furtivement.

Ce petit mot malheureux, auquel vous ne pensez plus, ce potin sans importance prendra de l'ampleur dans une bouche mal avisée, et deviendra un vilain "cancan". On l'offrira à votre entourage dans le but de se rendre intéressant ou d'amoindrir, dans l'estime d'autrui, une voisine.

un voisin qui gêne, qui jouit d'un certain prestige etc., enfin que sais-je. Et quelles choses absurdes la langue cancannière ne peut-elle pas inventer, elle qui met à profit même votre silence, auquel elle donne parfois les pires interprétations... voilà le rôle du "cancan."

Que sont les cancaniers?—Ce sont des êtres qui semblent avoir reçu la mission de semer partout la zizanie, la désunion et l'inimitié, quand ce n'est la ruine des réputations les plus belles.

Le "cancan" est le porte-façon des insignifiants; de ceux qui, ne trouvant dans leur cerveau, matière à intéresser, défigurent à leur gré vos gestes, vos paroles et jusqu'à votre pensée.

Les cancans sont les ennemis des renommées, car le cancanier trouve amusant de s'attaquer aux réputations intactes. Il faut se méfier de la cancanière, qui se faufile partout, car elle a besoin de tout voir, de tout entendre, afin de tout insinuer, de tout dire, de tout amplifier et de tout détruire.

Les "cancans" sont donc des petites "bêtes" qui, sous leurs mines inoffensives portent des dards dangereux. Il faut s'écarter des langues à "cancans", n'y pas prêter l'oreille, car l'on ne sait jamais si demain l'on ne sera pas une proie nouvelle, prise dans les filets toujours tendus d'une aussi dangereuse compagnie qui n'épargne personne, puisqu'elle méconnaît aussi bien les douces obligations de l'amitié que les lois de la charité.

La Lumière dans la nuit

Assises sur le pont du bateau, nous regardions la rive disparaître dans l'ombre de la nuit. De l'intérieur, des notes d'orchestre nous parvenaient, et le roulis de notre maison flottante glissant sur le fleuve calme nous berçait sans heurts. La nuit maintenant devenait presque complète, et nous pouvions distinguer devant nous la lumière des phares. Nous suivions des yeux les méandres du bateau à travers le chenal; passant tantôt à droite, tantôt à gauche des lumières blanches ou rouges.

Dans les ténèbres, les phares nous apparaissaient comme des étoiles brillantes, vacillant un moment, puis disparaisant, pour revenir plus lumineuses, éclairant la nuit et indiquant la route à suivre. De là-haut, l'étoile du soir semblant nous montrer le ciel, continuait de se réfléter dans l'eau.

Et je pensai que tout ceci était un peu l'allégorie de nos jours. Le fleuve, c'est l'image de la vie qui file son cours, et les phares représentent les lumières que notre

âme rencontre tout le long de cette route pour l'éclairer et la diriger.

Pareil au bateau qui se laisse guider par les lumières rouges ou blanches, notre âme regarde, elle aussi, vers des phares qui lui indiquent la direction à prendre. Elle ne saurait marcher dans les ténèbres; tant d'obstacles encombrent la route à parcourir qu'elle se heurterait et se blesserait sans la lumière. Il lui faut donc de la clarté, non seulement pour marcher mais pour se développer et grandir.

Et cette lumière conductrice, c'est tantôt un enseignement qui vient de la vérité, tantôt un bon conseil, une amitié désintéressée, la lecture d'un bon livre qui nous montre la voie; un seul mot parfois, dit à propos, qui éveille un bon sentiment; c'est enfin, des parcelles de charité, car la Charité éclaire et Dieu l'a placée au cœur des humains afin qu'elle devienne un phare pour le prochain qui, un jour ou l'autre a besoin d'un peu de la bonté de notre âme.

Parfois l'égoïsme étouffe le feu de cette charité, et le phare disparaît. C'est alors que l'âme doit regarder plus haut que la terre vers une autre lumière qui ne saurait s'éteindre puisqu'elle s'alimente au foyer de la Lumière Eternelle.

Le Snobisme

"Faites-nous donc un article sur le snobisme," m'a-t-on dit souvent, et m'écrivait dernièrement un vieil ami, "sur cette manie qu'ont nos gens de singer les pires extravagances" autrement dit, ce besoin qu'ont des êtres intelligents de paraître sots.

Tout le monde parle du snobisme, tout le monde déplore le snobisme, et combien, parmi ceux qui le déplorent, admirent sottement les snobs.

Sait-on vraiment ce que c'est que le snobisme; voyons d'abord la définition de Larousse et ensuite il sera bien permis à chacun, pour un petit quart d'heure, de faire son examen particulier.

"Le snobisme, dit Larousse, c'est la maladie des gens qui exagèrent les engouements de la mode, ou croient se montrer supérieurs en feignant des sentiments qu'ils n'éprouvent pas; c'est en un mot, une admiration factice et sotte pour tout ce qui est en vogue."

Voilà l'opinion de Larousse. A mon avis, elle en vaut bien d'autres, et ma foi, d'après ce qui se passe, le savant homme court grand risque d'avoir dit vrai.

Ce n'est pas d'ailleurs une maladie nouvelle que celle du snobisme, il paraît qu'au temps de la "tour de Babel", les habitants de la terre en furent atteints. Ce malaise, nous apprend l'histoire, de complications en complications, finit même par leur faire perdre leur latin.

Si, de nos jours, les snobs ne souffrent pas de la confusion des langues, l'épidémie de snobisme qui afflige l'humanité est peut-être une des causes de cette confusion des esprits qui alarme, non sans raison, les médecins aliénistes.

Le snobisme se présente sous différentes formes et il y a des snobs de toutes les catégories, de toutes les espèces et dans tous les genres. C'est un coli-bacille qui dépose ses œufs un peu partout et que seul l'équilibre parvient à détruire.

Après la fièvre de la cigarette, des toutous, de la danse, des patois, de ci, de ça, etc., etc., il paraît que le snobisme dernier cri vient d'être inauguré chez nos voisins; c'est le snobisme du suicide... D'après tous les pronostics, ceux qui en seront atteints n'en reviendront pas; à moins que la résurrection des snobs soit la prochaine innovation, ce qui décidément n'a pas grand chance de succès, si l'on considère l'impuissance des humains en cette matière.

La Future Epouse

Le cœur de la femme, a dit quelqu'un, a des profondeurs si insondables que l'homme voulant en découvrir les secrètes combinaisons en attrape le vertige.

Laissons à la femme cette force morale que Dieu a mise en son cœur, puisque du côté physique elle ne demande, en général, qu'à s'incliner devant celle de l'homme qui a la mission de l'aider et de la protéger.

Dieu, en créant les âmes, les fit pour aller deux par deux, c'est pourquoi il mit dans les unes ce qui devait compléter les autres.

La jeune fille, dès l'âge de dix-huit ans, comme le jeune homme d'ailleurs, songe donc tout naturellement à cette autre âme, sœur de la sienne, qui doit en être le complément, son conseil, sa force, son bonheur.

Pendant que le jeune homme prépare sa carrière, la jeune fille auprès de sa mère ou au pensionnat, fait l'apprentissage du dévouement, de la soumission, de cette vocation maternelle qui sera la sienne. A sa sortie du pen-

sionnat, la jeune fille se fait parfois une fausse idée de cette âme sœur avec laquelle devra vivre la sienne. Elle a lu quelques romans et elle continue d'en lire qui lui représentent celui qui doit venir, comme un héros paré de toutes les qualités physiques et morales, une espèce de "prince charmant" sans peur ni reproche.

Certes, ces petites divagations se dissipent un peu plus tard mais il est parfois trop tard, et la réalité pour apparaître trop brusquement apporte des déceptions regrettables. Le remède serait de mêler aux lectures des jeunes filles des livres plus pratiques, susceptibles de chasser le rêve de l'esprit, d'y faire naître le goût de la réflexion et de la vie réelle.

Puis enfin viendra cette heure où après la bénédiction de l'Eglise et de leurs parents et les vœux de leurs amis, les deux époux prendront pour cheminer vers l'éternité la même route suivie déjà par leurs ainés: la vie conjugale.

Que faudra-t-il alors pour être heureux? Il faudra mettre en pratique tous ces bons enseignements reçus, ces résolutions prises aux pieds de l'autel. Il faudra de la confiance, de la douceur, de l'oubli de soi, et une forte dose de patience, (diront ceux qui prêchent d'expérience.)

De la confiance, il semble que c'est très facile à donner à l'être aimé, et pourtant il arrive souvent, qu'en donnant son affection on réserve une grande partie de son âme. C'est de là que naissent les malentendus entre les époux qui ignorent leurs qualités réciproques et ne voient que les défauts, ces pauvres défauts qui apparaissent d'eux-mêmes sans qu'on les livre.

Combien de femmes ont cru que leur mari était inapte à les comprendre, à les aider dans l'éducation si difficile des enfants, parce qu'elles n'ont pas essayé de causer en toute confiance avec lui, de lui demander conseil et aide à l'occasion.

Si la jeune femme est parfois désillusionnée dans ses rêves de bonheur, cela s'est déjà vu, il lui restera la belle consolation des petits êtres que Dieu lui enverra: ses enfants, que l'on n'a pas besoin de lui commander d'aimer, et qu'elle s'appliquera à élever loin de l'égoïsme. Elle fera de ses fils des hommes capables de se gêner pour leurs parents et leurs sœurs, et plus tard pour leurs femmes; capables de remercier d'un service, de penser à la peine qu'ils donnent. Des hommes comprenant que dans la vie à deux, il faut que chacun prenne sa part des ennuis, plutôt que de les grossir par son irascibilité. Des hommes capables de prêter un peu de leur force énergique à leur femme et faire en sorte que leur séjour à la maison renouvelle le courage de l'épouse au lieu de l'abattre par leur mauvaise humeur.

Si la jeune femme a ses désillusions, le mari a parfois les siennes. Quand un jeune homme qui croyait son épouse d'humeur égale et douce s'aperçoit que ce trésor de douceur se change trop facilement en furie; qu'il s'irrite à propos de tout, qu'il contredit sans cesse, et qu'il n'est qu'une poupée valsante, ne se plaisant qu'au dehors, il n'est pas étonnant qu'il regrette un peu... la fiancée entrevue, la femme rêvée.

Le meilleur moyen de conserver son mari c'est de faire en sorte de ne pas le désappointer. Qu'en chaque occasion,

il ait l'agréable surprise de voir combien son épouse sait devancer ses désirs et se trouver à la hauteur de ce qu'il attendait d'elle. Qu'il sache que pour un oubli ou un retard, il ne trouvera pas à la maison un visage renfrogné, mais une physionomie riante, capable de comprendre, et feignant parfois, avec indulgence, de le croire, lors même qu'il trompe. La jeune femme n'oubliera pas surtout qu'il n'y a rien comme un bon repas pour mettre un mari de bonne humeur. Ces derniers devront toujours être soignés et prêts à l'heure.

Quoiqu'il soit très beau d'être une ménagère active, il faut surtout que pour son mari, l'épouse reste la femme la plus séduisante Il est donc essentiel qu'une femme soit toujours soignée dans sa mise.

Que dire de l'économie domestique, si ce n'est qu'avec l'éducation des enfants elle constitue la vraie supériorité de la femme; supériorité que toutes les autres sciences ne pourraient surpasser en efficacité. C'est de sa pratique plus ou moins bien observée que découlent la bonne tenue de la maison, le bien-être des enfants, le bonheur du foyer. Et je termine par ce que j'aurais dû dire au début: Pour qu'il y ait du bonheur dans le ménage il importe surtout qu'il y ait affinité des natures, de l'éducation, des goûts, il faut qu'il y ait pour ainsi dire, "ajustement des caractères."

Il est vrai que tout cela n'arrive pas toujours comme dans les beaux livres et qu'il faut y mettre chacun de sa bonne volonté, toute sa bonne volonté, car si le bonheur du ménage n'est pas toujours de la joie, il faut faire en

sorte qu'il n'y manque jamais cette atmosphère sereine que donne la satisfaction du devoir accompli. Et, n'est-ce pas là, tout le secret du plus pur bonheur?



Le Célibat

La jeune sainte, Catherine d'Alexandrie, qui préféra le martyre à dix-sept ans, plutôt que de sacrifier sa foi au paganisme, est appelée, à juste titre, la patronne de celles qui se vouent au célibat. La patronne de celles que le monde appelle ironiquement: "les vieilles filles".

Le monde se trompe, lui seul est vieux sous ses oripeaux, et son masque, vieux comme les misères dont il ne peut se passer, vieux comme tous les blasés sans foi, sans vigueur, qui se traînent lamentablement au long de ses ornières "Le monde, il a des vieillards de vingt ans!"..

Je ne veux pas parler ici, de la vieille fille égoïste, aux manies haïssables, qui n'a fui le mariage que pour mieux chercher son bien-être, sa liberté; elles sont en petit nombre celles-là, mais il s'en trouve, comme il se trouve des vieux garçons de la même trempe et des gens mariés dont le principal souci n'est pas le devoir d'état.

Je veux parler de toutes celles qui, s'oubliant elles-mêmes, se dévouent sans compter avec le plus noble désintéressement, renonçant aux joies naturelles de la fa-

mille, pour devenir la mère des orphelins qu'elles adoptent, des malheureux qu'elles consolent, des infirmes qu'elles soulagent, des parents vieux et malades dont elles sont la consolation, le soutien.

Louis Veuillot, s'adressant un jour à sa sœur, a tracé de sa main fraternelle et habile, le portrait de l'une de ces âmes dévouées:

"J'esquisserai ici ton noble et doux visage, embelli à nos regards comme aux regards des anges par les soucis qui l'ont fatigué avant le temps, toi qui, par amour de Dieu, t'es refusée au service de Dieu, et qui, par charité, te sèvres des joies de la charité. Tu n'as pleinement ni la paix du cloître, ni le soin des pauvres, ni l'apostolat dans le monde, et ton grand cœur a su se priver de tout ce qui était grand et parfait comme lui. Tu as enfermé ta vie en de petits devoirs, servante d'un frère, mère d'orphelins. Là, tu restes, comme l'épouse la plus attentive et la mère la plus patiente, te donnant tout entière, et ne recevant qu'à demi. Tu as donné jeunesse, liberté, avenir; tu n'es plus toi-même, tu es celle qui n'est plus; l'épouse défunte, la mère ensevelie, tu es une vierge veuve, une religieuse sans voile, une épouse sans droits, une mère sans nom. Tu sacrifies tes jours et tes veilles à des enfants qui ne t'appellent pas leur mère, tu as versé des larmes de mère sur des tombeaux qui n'étaient pas ceux de tes enfants. Et dans cette abnégation et dans ces douleurs, tu cherches et tu trouves d'autres infirmités encore à secourir, d'autres faiblesses à soutenir, d'autres plaies à guérir!... Oh! sois bénie de Dieu comme tu l'es de nos cœurs!..."

Elle serait longue la série de tous les dévouements obscurs, des œuvres fondées et soutenues par ces âmes qui passent ainsi méconnues, parfois méprisées du monde. Le monde qui ne sait même pas leur nom… mais qu'importe le monde. Les noms, la gloire, qu'il exalte, qu'il promène en triomphe, en vérité, que sont-ils bien souvent ?..



Persévérance

Il arrive parfois que dans l'impatience de voir nos prières exaucées, nous avons l'air de blâmer un peu la Providence ou les saints à qui nous demandons assistance, du retard qu'ils apportent à se rendre à nos désirs.

En cela nous ressemblons à des petits enfants qui trépignent d'impatience parce que leur maman ne leur donne pas le fruit qu'ils convoitent, même si ce dernier est remplacé par un autre que la maman juge meilleur pour leur estomac délicat.

La Providence agit envers nous de la même façon que la mère prévoyante envers ses enfants, et il arrive souvent qu'au lieu de se rendre à nos vœux elle fait servir nos prières à une fin beaucoup plus avantageuse pour notre âme et même pour notre bien temporel.

C'est pourquoi il ne faut pas douter de la Providence, lors même que nous ne sommes pas exaucé dans nos demandes, de la façon que nous avions espéré.

Les épreuves qui nous atteignent parfois cruellement et nous laissent désemparés servent, elles aussi, très souvent à l'avantage de notre vie morale.

Nous ne maudissons pas le froid cruel de l'hiver qui fait mourir les fleurs et les petits oiseaux, parce que nous savons que l'hiver prépare à la terre des moissons abondantes.

L'épreuve, c'est pour notre âme le froid qui prépare des floraisons nouvelles, quelle que soit son âpreté, il ne faut pas laisser la lassitude envahir sa vie et renoncer à tout le bien que l'on a désiré pour se plonger dans le découragement. L'entretien de ses propres douleurs rend le cœur égoiste en lui faisant oublier qu'il est d'autres misères plus profondes, plus pitoyables auxquelles l'on trouverait encore quelque soulagement à apporter si l'on voulait sortir de soi-même et penser un peu aux autres avec charité.

Les âmes vaillantes que l'adversité n'abat jamais complètement sont les grandes forces du monde; elle savent puiser dans leur volonté éprouvée le courage qui n'abandonne pas la lutte parce qu'elle est difficile ou qu'elle dure trop longtemps. Cette volonté qui a appris de bonne heure à se plier et à courber parfois le front devant les exigences de la vie sans cesser pour cela d'être persévérante.

"Vivre sa vie"

"Je veux vivre ma vie..." entend-on dire souvent par des jeunes personnes qui semblent, par leur conduite, vouloir donner à ces mots la signification: "Je veux gaspiller ma vie". Car, "vivre sa vie", ce n'est pas se soustraire à toute autorité, à toute loi raisonnable pour se jeter à corps perdu dans le tourbillon de tous les plaisirs du monde, les mauvais comme les bons. C'est ce manque de discernement dans le choix de ses distractions qui amène trop souvent la triste conséquence des vies brisées.

Les vraies vies brisées ne sont pas celles qu'une épreuve, si cruelle soit-elle, vient abattre un moment en y détruisant la douce harmonie d'un bonheur que l'on s'imaginait voir durer toujours. A ces épreuves succède une force d'âme mieux trempée, d'un cœur renouvelé dans l'acceptation d'une volonté supérieure à la sienne.

Les vraies vies brisées ce sont celles qui, dédaignant les règles de la prudence, méconnaissent les lois du devoir, dans la fièvre de ce qu'elles appellent "vivre sa vie".

Vivre, c'est aimer son devoir jusqu'au sacrifice; c'est prendre aux heures qui passent le bien qui ne passe pas.

Vivre, c'est aller droit son chemin en accomplissant toute sa tâche, sans se soucier si l'on nous loue ou si l'on nous critique. C'est recevoir les piqûres de la vie d'une âme énergique, en gardant dans son cœur l'espoir des jours meilleurs.

Vivre, c'est lutter contre les autres et lutter contre soi-même en ayant l'ambition de gagner la bataille; c'est travailler un peu plus chaque jour.

"Vivre c'est garder jalousement les trésors de son cœur.
Et non les gaspiller en des grands feux de paille.
Et si le cœur parfois devenait triste et lourd,
Sous un front rayonnant dissimuler sa peine."

Vivre, c'est orner son esprit et cultiver son intelligence afin qu'autour de soi la sérénité rayonne sur la vie d'autrui, et la rende plus belle, et la rende meilleure.

Vivre, c'est en un mot, mettre un sourire dans la vie des autres; c'est donner son cœur dans la bonté sincère; c'est s'acheminer, sans perdre la boussole, sur la route qui mène à la vie sans limites.

L'Installation Permanente

Pourquoi si bien s'installer dans la vie, puisque nous n'y demeurerons pas?..."

En effet, pendant que nous passons toute notre vie à nous préparer à vivre, la mort arrive avant que nous nous soyons installés dans la vie. Souvent aussi, hélas sans que nous ayons songé à préparer un peu l'installation de cette autre vie qui nous attend dans l'au-delà.

Pourquoi faire si belle et si luxueuse une place que l'on n'occupera que si peu de temps?... pourquoi surtout, dans la préparation de cette demeure éphémère négliger celle que nous occuperons toute l'éternité?

Ce qui importe surtout sur la terre n'est-ce pas d'aller droit son chemin, en faisant tout son devoir...?

Le **devoir**, ce mot austère que l'on évite de prononcer et que trop souvent l'on écarte de sa pensée, comme de sa vie.

Et pourtant c'est lui le **devoir**, qu'il importe de connaître plus que toutes les sciences; qu'il faut aimer plus que

toutes les amours; qu'il faut observer mieux que toutes les étiquettes; qu'il faut entretenir plus que toutes les relations; qu'il faut garder avec un soin plus jaloux que l'or, car c'est lui qui est le passe-port exigé pour le ciel. Ce sont ses petites obligations comme ses grandes responsabilités qu'il ne faut pas négliger, mais amasser, pierre à pierre, afin d'édifier le palais où notre âme doit aller un jour s'installer en permanence.

Nous ne reculons devant aucune fatigue dès que celle-ci doit nous apporter la réalisation d'une joie, d'un bénéfice, d'un succès. Nous nous donnons bien du mal à élever dans le château de nos illusions, des idoles que nous entourons d'un rempart de soins minutieux, afin d'empêcher que cet intrus qui se nomme: le "mal des réalités" ne vienne terrasser nos petits dieux entretenus à grands frais, souvent même aux dépens du trésor des devoirs d'état.

Des illusions, il n'y a pas qu'à vingt ans que l'homme en cultive au parterre de son cœur; celles-là ne sont pas malignes, qui ne reposent que sur des rêves d'enfants, celles qui prennent toute notre vie, et qui bandent en quelque sorte les yeux de l'âme, en l'aveuglant sur le vrai sens du devoir, sont les plus dangereuses, parce que ce sont elles qui s'emparent, comme des ravisseuses, des meilleurs instants de la vie; qui empêchent l'âme de penser sérieusement et de regarder de temps en temps par delà les murs de la terre, haut vers le ciel, pour s'assurer s'il ne manque pas de pierres dans la construction de la demeure que l'on désire occuper éternellement

Dis-moi ce que tu manges...

"Ce que nous mangeons nous fortifie ou nous empoisonne. Une lecture travaille de même dans notre âme, pour le bien ou pour le mal."

Si l'organisme physique a besoin, pour se fortifier et reprendre les forces perdues par le travail quotidien, d'une alimentation convenable, à plus forte raison, l'esprit, dont cet organisme n'est que le serviteur, doit-il prendre une nourriture substantielle qui alimente ses facultés et active sa puissance d'élévation.

Personne n'ignore quelle galerie de tristes sires contient l'histoire de la littérature moderne, plusieurs parmi eux ont dégradé leurs talents et sont devenus de véritables "empoisonneurs publics."

Tels ces poisons virulents qui font dans l'organisme des ravages irréparables, il est des lectures, véritables poisons, dont les germes demeurent dans l'âme qu'ils ravagent durant toute une vie.

Entrez dans l'appartement d'une de ces loques morales que le monde appelle "les ratés", et qui avouent souvent eux-mêmes le malheureux échec d'une carrière dont les débuts furent pleins de promesses; regardez les rayons de la bibliothèque où s'alimente leur vie gâchée, vous trouverez là, la cause la plus probante de leur déchéance.

Le médecin qui traite un malade regarde d'abord la langue de son patient et s'enquiert de la nourriture qu'il a prise habituellement, tant il reste vrai que "ce que nous mangeons fortifie ou empoisonne."

Ainsi en est-il de la vie morale. Si, habituellement, à plus ou moins forte dose, l'esprit s'alimente à des sources contaminées, comment voulez-vous que le poison ne fasse pas son œuvre.

Si l'on remontait à l'origine de certaines décadences morales l'on serait peut-être étonné d'y trouver, dans la plupart des cas, pour point de départ, la lecture d'un mauvais livre.

Les esprits sains font les corps sains, et les corps sains font les races robustes. Or, pour que la force corporelle d'une nation se maintienne, il faut veiller à ses curiosités morales, il faut donner à son esprit l'aliment sain dont il a besoin pour se développer et grandir. Et nul ne l'ignore, c'est dans les spectacles honnêtes et les lectures qui élèvent cet esprit avide de s'instruire que se trouve cette nourriture tonifiante.

Voilà pourquoi une mère de famille y regarde à deux fois avant de s'abonner à un journal, une revue, ou avant de choisir des livres de lecture pour ses garçons ou ses jeunes filles.

Il appartient surtout à la femme, maîtresse de maison, mère de famille, d'assainir s'il y a lieu la bibliothèque du foyer, et d'exercer une surveillance judicieuse sur les lectures de ses enfants.

Il est une histoire charmante du poète Mistral et des fleurs d'iris que raconte Mgr Tissier.

"Tout enfant, à trois reprises, le petit Frédéric est allé au bord d'un ruisseau cueillir des iris jaunes et trois fois il est tombé dans la vase et a manqué se noyer. A la fin, ayant sali même sa robe du dimanche, on le met au lit où il s'endort... Alors le petit fait de jolis rêves. Dans un beau courant d'eau, azuré comme les eaux de la fontaine de Vaucluse, il voit de belles touffes de grands et verts glaïeuls qui étalent dans l'air une série de fleurs d'or. "Tout à coup, dit-il, j'entendis une voix qui m'appelait. Je m'éveille et que vois-je? Oh! que vois-je!?... Une grosse poignée d'iris d'or qui blondissait sur ma couchette. Le patriarche, le maître, mon père, était allé lui-même cueillir les fleurs qui me faisaient envie, et la maîtresse, ma mère belle, les avait mises sur mon lit."

Voilà, mes chères lectrices un symbole de la mission maternelle. Au lieu de laisser vos enfants chercher au hasard les fleurs de leurs lectures, choisissez-les vous-mêmes avec précaution. Il n'y en aura jamais de plus délicatement parfumées ni de plus à leur portée que celles que votre sollicitude aura cueillies pour eux.



Comme Si.....

On raconte de Turenne, le brave, que se sentant trembler de peur quand sonnait la bataille, il tenait à sa sensibilité ce petit discours: "Tu trembles, vieille carcasse, tu as peur! je t'en ferai voir bien d'autres." Et éperonnant son cheval, il se jetait au plus dru de la bataille. Il faisait "comme si", et le sentiment ne tardait pas à venir.

Faire "comme si". quelle utopie penseront les faibles de vouloir! En effet, ce serait une théorie bien irréalisable dans la pratique s'il ne fallait compter surtout avec la volonté, car c'est elle qui règle les mouvements de l'âme, les bons et les mauvais.

Si Turenne avait écouté son tempérament qu'il savait poltron, il ne serait jamais devenu l'illustre guerrier dont s'honorait la France du dix-septième siècle; il fut tout simplement resté une nullité dans le monde qui en compte bien d'autres.

La volonté est chez l'individu une pupille dont il a la responsabilité de l'éducation. Or la volonté, pour être

bien trempée, pour devenir forte a besoin de sentir l'éperon de la discipline, la décision d'un tuteur dont l'énergie morale ne se dément sous aucun prétexte. La volonté est susceptible d'éducation, de formation c'est ce qui est prouvé dans le trait que l'on rapporte de Turenne.

Pour celles qui s'ennuient partout et de tout, il suffirait de se persuader que la tâche à accomplir est belle, d'en envisager le meilleur côté, de voir dans la vie que l'on est appelé à vivre, les aspects les plus utiles, les plus aimables, les plus attrayants; en un mot de persuader sa volonté à la façon du grand Turenne, et de faire "comme si".

L'effort qu'exige le renoncement coûte à notre nature avide d'aises, et notre tempérament, souvent poltron, tremble de peur devant la bataille qu'il faut parfois livrer entre le devoir et nos désirs.

Quand l'avenir semble sombre, que les événements s'enchaînent contre nous, que la vie nous apparaît comme une marâtre, il faut tenir à notre volonté trop faible, le dialogue suivant:

"Tu trembles, allons, je t'en ferai voir bien d'autres." Et puis sans regarder en arrière, s'en aller de l'avant, droit vers le but qui s'appelle l'idéal, puisque toute vie bien organisée doit tendre vers un but utile.

L'idéal, ce mot vide de sens pour les âmes insignifiantes, et qui pourtant est le levier de celles qui veulent laisser leurs pensées se mouvoir plus haut que le terre à terre de l'égoisme; l'aiguillon de celles qui désirant vivre une vie utile à elles-mêmes et à autrui ne craignent pas d'éperonner leur courage et de se persuader que pour bien agir ici-bas, il faut souvent faire "comme si".

"La Paille et la Poutre"

"Laissons les autres, nous n'avons pas à les juger, mais à les aimer."

Cette phrase me rappelle la parabole de "la paille et la poutre". Nous n'avons à juger que nous-mêmes et si nous savons le faire, comme nous deviendrons indulgentes pour les autres!

Chacun de nous, un jour ou l'autre, devient aveugle dans son propre cas, ce qui ne l'empêche pas d'apercevoir ce qui se passe chez le voisin. C'est un curieux phénomène qui se manifeste autour de nous tous les jours sans que nous y prenions garde. Nous jugeons les moindres faits et gestes du prochain; nous blâmons chez les autres les imperfections et les défauts qui souvent sont en nous.

C'est l'éternelle histoire de "la paille et la poutre". Chez certains, tout devient matière à procès chez le prochain, et les "pourquoi" inquisiteurs, et les "peut-être" téméraires, deviennent des réalités accablantes pour les infortunés propriétaires de la pauvre petite "paille."

Etes-vous généreux, on vous déclarera prodigue, vantard, etc. Vous vêtez-vous de telle façon, les "poutres" crieront à l'extravagance, à l'absurdité. Etes-vous jeune, gai, aimant les plaisirs de votre âge, les "poutres" qui sont des pessimistes avérées vous auront bientôt voué au dévergondage, à la légèreté etc. Vivez-vous retiré, on vous déclarera peu sociable.

On dit: "le monde est méchant". Le monde n'est pas précisément méchant, mais il est irréfléchi, il ne pense pas, ce qui n'excuse pas d'ailleurs ses travers. Puisque c'est chacun de nous qui forme la grande famille sociale qui s'appelle le monde, nous sommes donc aussi les méchants, si nous ne réfléchissons pas.

Si chaque jour l'on consacrait quelques instants à la méditation loyale et sincère de la valeur réelle de ses actes et des intentions qui les animent, comme elle s'améliorerait la mentalité de la grande famille, et la connaissance de soi-même apporterait plus de charité les uns envers les autres. Quand on a trouvé le moyen de guérir son esprit de ce qui l'aveugle, comme c'est facile ensuite de voir plus clair dans la vie, de trouver les autres meilleurs et le monde moins méchant.

Nous regardons dans l'œil du voisin, et sans nous donner la peine d'éclairer notre pauvre vision obscurcie par l'égoïsme, nous jugeons trop souvent sur une simple apparence, et c'est là que nous nous trompons. Il ne nous appartient pas de juger les actions d'autrui, aussi longtemps que nous n'aurons demandé à la réflexion, la sagesse de ses jugements.

Essayons, et nous verrons ensuite avec quelle indulgence, nous envisagerons la conduite du prochain que nous apprendrons à aimer, à mesure que nous aurons appris l'art du "connais-toi toi-même" qui est le prélude de la charité.

Ma Filleule

C'est une charmante petite créature. m'écrit sa maman.

Je ne l'ai pas encore embrassée. car je fus marraine par procuration. mais je reçois tous les jours des nouvelles si intéressantes à son sujet que je suis la plus émerveillée et la plus fière des marraines.

Ne m'écrivait-on pas hier qu'elle commençait à "faire ses dents"? Quelle précocité chez une enfant de deux mois à peine! Vou verrez si. un jour. elle ne fait pas élogieusement parler d'elle. ma filleule.

Déjà. bébé Madeleine a beaucoup de bon sens. puisqu'elle comprend que. pour ne pas fatiguer maman. il faut dormir plusieurs heures par jour et ne pas pleurer la nuit.

C'est une perle. déclare tante Mimi pendant que grand' papa approuve en souriant au-dessus du berceau blanc.

C'est devenu tous les jours un événement du plus grand intérêt que la toilette de bébé Madeleine. C'est un peu comme l'heure du bain. sur les plages à la mode.

toute la famille s'y rend, et, c'est merveille de voir comme Madeleine est une brave demoiselle qui n'a pas peur de l'onde.

Bébé Madeleine grandira, que deviendra-t-elle?

Au physique, elle ne sera certes pas dépourvu de dons, penseront les plus difficiles, en regardant le papa et la maman. Quand au moral, sans doute aura-t-elle la tendresse et la délicate bonté de sa maman avec l'activité de son papa. Elle sera doué du plus beau des caractères et s'accommodera des gens et des choses de la meilleure façon.

D'ailleurs, depuis deux mois qu'elle est dans le monde, elle a suffisamment prouvé qu'elle ne serait pas une personnalité banale, elle a pleuré juste assez pour convaincre son entourage que le bon Dieu n'a pas omis de lui placer un petit cœur dans la poitrine; le reste du temps, elle a dormi en souriant parfois aux anges penchés sur son berceau.

Dans son cœur, sa maman a demandé au bon Dieu de donner à sa fille une âme simple et droite, une volonté forte, et un cœur rempli des qualités qui feront épanouir autour d'elle tout le long de la vie, les fleurs du bonheur.

Et voilà, bébé Madeleine, il faut que vous soyez tout cela, plus tard, si vous voulez plaire à Dieu et faire la joie de papa et de maman qui vous élèveront avec amour.

La Sainte de tout le Monde

L'aimable bienheureuse carmélite que l'Eglise vient de canoniser est appelée depuis longtemps la "petite sainte de tout le monde", du monde qui s'est pris à l'aimer et à l'honorer de sa plus belle confiance, sans doute parce que sa vie, fut la plus simple et la plus aimable de toutes les vies de saints. Parce que se trouvant une toute petite âme elle voulut en consacrer tous les élans à Celui qu'elle appelait: "son doux Seigneur." Et l'on peut dire de Sœur Thérèse de L'Enfant Jésus qu'elle est la sainte amante de l'humilité, et c'est peut-être à cette vertu, qui la rendit si confiante en Dieu, qu'elle doit l'honneur de la canonisation.

En effet, ce qui frappe surtout dans la vie de l'humble carmélite, c'est le parfum de simplicité qui s'en dégage. Ceux qui recherchent la sainteté dans les actes éclatants ou les grandes mortifications sont presque scandalisés de devoir se rendre à l'évidence la plus claire comme la plus irréfutable, de tant de sainteté de vie et de

puissance au Ciel de la part d'une "si petite âme". Sœur Thérèse l'écrivait elle-même avec sérénité un jour: "Je suis une très petite âme, disait-elle, qui ne peut offrir au Bon Dieu que de petites choses". Je suis la plus petite des créatures".

"Jésus m'a fait comprendre que la vraie gloire est celle qui dure toujours; que pour y parvenir, il n'est pas nécessaire d'accomplir des œuvres éclatantes, mais plutôt de se cacher aux yeux des autres et à soi-même, en sorte que la main gauche ignore ce que fait la main droite."

En effet quel plus frappant trait de simplicité que celui qui résume toute la vie de Thérèse Martin. Née à Alençon en 1873, elle était la dernière enfant d'une famille de cinq filles. Toutes se consacrèrent à Dieu. Comme les autres enfants elle fit sa première communion avec ferveur et fut confirmée la même année.

Elle voulut, à la suite de ses quatre aînées, se consacrer à Dieu, et c'est au Carmel de Lisieux que dès l'âge de treize ans elle désirait immoler sa volonté. Cette volonté, très développée chez-elle, lui obtint son entrée au Carmel une année avant l'âge requis. Elle avait quinze ans.

Dès lors commença pour elle la véritable vie de renoncement, de sacrifice qu'elle appelait ardemment.

Mais cette fleur du Carmel ne devait pas parfumer longtemps les jardins terrestres. Après l'avoir fait passer par le double creuset de l'amour et de la souffrance, Dieu l'invita à son banquet éternel en l'année 1897.

L'existence terrestre de Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus et de la Ste-Face, ne présente extérieurement aucun

caractère qui puisse faire crier à l'héroicité mais elle contient le secret de toute sainteté: l'humilité simple et discrète. C'est surtout depuis sa mort que la mission éclatante de l'humbe sainte est commencée; celle qui, peu de temps avant de mourir, disait dans une inspiration toute prophétique: "Après ma mort, je ferai tomber une pluie de roses. . . Je veux passer mon Ciel à faire du bien sur la terre", a tenu sa promesse. Sa grâce ravissante n'a cessé depuis, d'entraîner à sa suite des multitudes d'âmes auxquelles son intercession apporte le soulagement des maux, et que son sourire conquiert pour le Paradis.



L'Heure qui passe

"Perdues, hier, en quelque part entre le lever et le coucher du soleil, deux heures d'or, formées chacune de soixante minutes diamantées. Pas de récompense, perdues pour toujours."

Cette note que je lisais hier retint ma pensée; elle pourrait servir de sujet de méditation sur le bon emploi d'une vie dont tous les instants sont enregistrés en notre faveur ou contre nous.

Les heures passent et s'en vont sans espoir de retour, nous rapprochant petit à petit du terme de la vie.

Vivre l'heure qui passe... Savoir bien employer chaque moment qui forme cette mystérieuse chaîne dont la vie est tissée, est un secret que malheureusement beaucoup ignorent.

Si tous nos jours sont bien remplis par un travail salutaire, la chaîne qui encercle notre carrière ici-bas sera régulière, faite de fils d'or pur; tandis que s'il y a des vides

dans notre vie, si des heures sont perdues dans l'insouciance de nos devoirs, il y aura des mailles échappées; à côté de quelques fils d'or se sera faufilé un alliage douteux.

Il est trop de gens qui oublient le but de leur vie, qui passent des heures et des heures à flâner, quand tant de travail sollicite l'humanité; qui ne voient pas les bonnes œuvres à leur porte, et qui se croient mis au monde uniquement pour se balader ou se faire admirer.

Cette oisiveté déprimante à la longue atrophie l'énergie et mène lentement, mais sûrement à la dépravation.

L'heure qui passe ne nous appartient pas, et une fois envolée, elle ne revient jamais. Le bien que l'on doit faire aujourd'hui et que l'on remet à plus tard, est déjà à moitié perdu, sinon entièrement.

Demain, aurons-nous le temps de nous occuper des devoirs que nous avons négligés hier?... Nous sera-t-il donné de songer à notre avenir, à notre âme, alors que nous nous sommes reposés, que nous avons joui, quand nous aurions dû être plus sérieux?...

Et les heures utiles s'enfuient; les lendemains se succèdent sans apporter moins d'inconstance dans notre vie.

Puis, quand arrive le suprême soir qui ne connaît pas de lendemain, on s'endort, laissant après soi une vie pleine de jouissances, de fatigues, de soucis stériles, et vide de ce qui seul pouvait vraiment procurer repos et bonheur; le devoir de chaque jour, de chaque heure, fidèlement accompli!

Mon petit Ami

C'est un petit bout d'homme pas plus haut que ça, à la jolie frimousse éveillée, à la démarche déjà décidée et aux grands yeux rieurs. Ses cheveux, pour parler comme dans les romans, ont la couleur des blés murs, ses dents sont petites et jolies comme des perles, ses pieds sont mignons et frappent légèrement le sol lorsqu'il veut montrer à plus fort que lui sa volonté bien déterminée de ne pas céder, pendant que dans ses yeux passe une petite flamme malicieuse.

Serait-ce un présage?... Mon ami, deviendrait-il autoritaire?... En tous cas, il pourrait bien être un homme énergique que nous ne l'en blâmerions pas, assez de mollesse souffle sur la génération qui pousse.

Il est orphelin, mon ami, ses parents lui furent ravis le même jour, lorsqu'il n'avait qu'une journée, et c'est sa grand'maman qui est devenue sa famille. Elle a un cœur d'or, sa grand'maman, et, comme tous les enfants choyés, il sait en trouver le chemin.

Je ne sais si cela dépend de son petit nom, (il s'appelle Richard) mais il est fameusement riche en tours, qu'il aime à jouer surtout à ses meilleures amies. Espérons qu'il ne grandira pas avec cette inclination, ou gare à la quiétude de ses amies futures.

Richard a déjà ses préférences, et il n'aime pas longtemps la même chose, la monotonie ne trouve pas grâce devant ce jeune seigneur. Deviendra-t-il inconstant et volage comme tant d'autres grands enfants. ?

S'il faut en juger par l'ardeur et la franchise qui lui font avouer ses moindres "niches", il sera sincère avec lui-même, et quand l'on est sincère avec soi-même, comment ne pas l'être avec les autres? Et quand l'on est droit, comment ne pas le demeurer toujours? Mon petit ami possède donc, avec quelques mignons défauts, toutes les qualités pour se rendre utile à lui-même et à la société.

Mon ami porte fièrement ses trois ans et demi, et lorsqu'il a dit: "je veux", ou "je veux pas", l'on sent que dans cette petite nature qui pousse, il ne manque pas de sève; sève de petits travers, sève aussi de belles qualités.

Dans vingt ans, si vous me le permettez, je vous dirai si mon ami a tenu toutes ses promesses.

Mon petit Ami m'écrit

"A Fleurette de Givre.

"Ma grande amie.

Jeudi, le huit juin, on m'éveillait de bonne heure, on m'habillait à la hâte, et sans dire un mot à la grande demoiselle d'en haut qui sommeillait encore sur son oreiller, on me plaçait dans l'automobile qui devait me conduire à Montréal en bonne compagnie— Nous avons filé longtemps, longtemps.—Comme tous les autres je suis descendu au "Viger". Là le grand cousin Maurice venu à la rencontre de ses parents m'enleva dans ses bras et après m'avoir couvert de caresses me déposa à la table pour dîner.—Ma présence n'a pas paru intimider le garçon d'hôtel, à notre service; il m'apporta une chaise haute que je refusai dédaigneusement, et moi je lui ai commandé hautement "un dessert." Tout s'est bien passé jusqu'au moment où faute d'avoir voyagé j'ai voulu boire dans le bol qu'on m'apportait pour me laver les doigts.— Vois-tu je suis un "bout d'homme."—

Pour un simple caprice des gros chars il a fallu changer de gare. –Pendant cinq minutes j'ai fait le désespoir de grand'maman, j'ai piétiné, pris ma figure de Kupie, je n'ai voulu ni avancer, ni reculer, enfin, j'en avais assez du voyage! Par bonheur on connaissait mes faiblesses et l'on m'a vite conquis avec un sac de bonbons.—Une fois installé sur la banquette je suis devenu tout à fait gentil, si,—que "Fido" n'aurait pas reconnu son agresseur.—Quelques heures plus tard je tombais dans de nouveaux bras, caressants; mon oncle, ma tante ma petite sœur Thérèse, il faut te dire que ma petite sœur avait sorti de leur cachette tous ses jouets préférés; la partie allait être très belle quant tout à coup grand'maman dit: "On va le coucher." Vois-tu, je suis un "bout d'homme. . ."

Tous les soirs à la même heure ces mots qui m'exaspèrent et qui font soupirer d'aise tous les autres, reviennent: "On va le coucher." Chez moi comme dans la capitale avec une gorgée d'eau et des gros baisers, on m'enferme dans mon lit aux barreaux de fer.—A la pension, les demoiselles s'amusaient **sans moi.**—Ici,hier soir, à la Chambre des Communes on votait le Budget **sans moi.** Vois-tu je suis un "bout d'homme".

Ce matin, je prends ma revanche. Je saute au cou de ma grande Amie, je la serre fort, je l'embrasse bien des fois et lui dis à l'oreille; "Madame G. . . "Du raisin. . . ?"

Vois-tu, je suis un "bout d'homme".

Bébé Richard.

"Richard"

J'ai revu hier, mon petit ami Richard, et voilà que mon amitié d'autrefois s'est toute réveillée; je me suis découvert tout à coup un de ces cœurs de grande amie, fait sur l'ancien modèle, au parterre duquel la fleur des souvenirs d'antan ne cesse d'exhaler ses parfums.

Richard n'habite plus la même pension que moi. Je n'entends plus trois fois par jour son léger toc, toc, à ma porte, ni sa voix flûtée me dire en entrant: "je viens te voir, as-tu du raisin ? Mais il est resté quand même mon petit ami, et je le sens bien à la façon dont il me crie son plus clair bonjour d'aussi loin qu'il m'aperçoit lorsque nous nous rencontrons.

L'autre matin, je le rencontrai et lui fis part d'un rêve au cours duquel sa petite personne avait hanté mon sommeil.

"Vrai, t'a rêvé de moi!. . fit-il d'un air mutin où perçait peut-être une pointe de flirt. . . . Déjà ?. . . . oui, déjà ! . . c'est le progrès sans doute, et puis Richard, c'est un bout d'homme.

Et toi, lui dis-je, rêves-tu de moi, des fois? —Alors, cherchant dans sa pensée toute neuve, il devint tout à coup silencieux, puis ses yeux brillèrent comme deux saphirs lorsqu'il me répondit de son air le plus candide: "Non, pas des fois. . jamais". Puis se ravisant: "Mais tu sais, je rêverai." Je me contentai de la promesse. Avec ces messieurs sait-on jamais?

Il rêvera sûrement, plus tard, bien plus tard, mon petit ami, lorsque pour sa grande amie, l'heure des fils d'argent sera sonnée, et que lui sera devenu un jeune homme aux juvéniles enthousiasmes, aux rêves d'idéal souvent sérieux, parfois aussi, un peu fous, il rêvera. Mais ce sera alors aux fées de son âge qu'il fera l'hommage de ses projets d'avenir.

Je m'aperçois que déjà je ne suis plus seule à occuper sa pensée; suivant sans doute l'exemple de ses aînés, plusieurs amitiés se partagent déjà ce cœur de cinq ans. Invité l'autre soir à dîner chez une nouvelle conquête, (les hommes ne les comptent pas encore à cette âge là), "je ne peux pas rester", dit après un moment de réflexion notre "prince charmant".—"Mais pourquoi, je vais téléphoner à ta grand'maman, veux-tu?"—"Non, merci, je ne peux pas quand même" fit-il pensif... Et sur les instances de son amie: "Moi, vois-tu... je mange deux desserts"...

La Lourde Tâche

La mission de la mère auprès de l'enfant est noble et digne entre toutes; on peut dire que c'est une mission divine, puisqu'elle vient de Dieu qui a confié aux mères la tâche si grande de former pour le ciel l'âme des petits enfants.

Elever des enfants est un art: un art difficile et délicat qui demande beaucoup de sacrifices.

Les soucis d'une mère de famille ne s'arrêtent pas à la naissance de l'enfant; il s'agit alors de conserver la vie au nouveau-né, et de faire en sorte qu'il n'aille pas plus tard grossir les rangs des malheureux êtres qui traînent une existence misérable, à charge aux autres et à eux-mêmes parce que, trop souvent, ils n'ont pas eu à temps les soins nécessaires.

A la mère revient la tâche si délicate de déposer dans l'âme de l'enfant la vérité, et la charité chrétienne. C'est sur ses genoux que l'enfant balbutie ses premières prières, et c'est dans ses mains qu'il apprend à joindre les siennes.

Tout en maintenant envers l'enfant une discipline ferme, il ne faut pas être trop sévère, gronder continuellement, ou avoir sans cesse la verge à la main. L'enfant élevé comme un petit animal craintif, guidé par la peur des coups, devient sournois, révolté, quand il ne devient pas imbécile.

Que l'enfant ne surprenne pas les petites difficultés qui peuvent surgir entre leurs parents. C'est un bien triste exemple que celui du désaccord conjugal.

Que vos conversations devant l'enfant soient toujours réservées; ne vous servez jamais à leur égard d'épithètes humiliantes et déplacées. La brusquerie est toujours néfaste en éducation, et les parents qui ne savent pas contrôler leurs nerfs sont la cause de bien des mécomptes qui les attristeront plus tard.

Ne ridiculisez pas les petits insuccès de l'enfant. Sans tomber dans le défaut de ces mamans qui, par leurs compliments continuels et mal à propos, font de leurs enfants des petits dieux insupportables et fats, il faut cependant donner à l'enfant une estime bien placée de lui-même. Dites à votre enfant, chaque fois que c'est nécessaire, le mot d'encouragement, de félicitation qu'il mérite.

L'éducation morale se fait surtout par l'exemple. L'enfant est naturellement porté à l'imitation, il imitera ses parents, et nulle théorie, si belle soit-elle, ne tiendra longtemps, si les actes qu'il a devant les yeux en sont une contradiction constante.

En même temps que l'on apprend à l'enfant à s'oublier parfois pour les autres, il faut cultiver sa volonté. Et c'est

à mesure que l'on développera la piété dans sa jeune âme qu'il sera plus facile de lui apprendre à "vouloir". L'enfant qui aura appris, à l'âge où commence l'époque critique de la jeunesse, que l'on est fort par la prière, se souviendra plus tard, lors même qu'il aura pu se tromper de voie, que la vraie satisfaction se trouve dans le chemin du devoir.

En apprenant à "vouloir", l'enfant apprendra à "céder"; tous les êtres intelligents admettent qu'il faut céder parfois devant l'autorité, devant une opinion supérieure, et l'entêtement obstiné n'est pas un signe d'énergie, mais d'insubordination. La mère qui, de peur de provoquer des scènes, cède devant les caprices ou l'entêtement de son enfant, est une bien pauvre éducatrice.

Et puis, et pardessus tout, il ne faut pas oublier que l'enfant a droit d'être traité avec toute la justice et la patience que requiert son jeune âge. Il comprendra mieux qu'on ne le croira peut-être, que l'on use de partialité à son égard, et l'injustice le révoltera d'autant plus qu'il a naturellement confiance en ceux qui ont autorité sur lui, et qu'il n'a pas encore cette expérience de la vie, qui nous apprend, un peu plus tard, combien il faut compter avec et malgré la faiblesse humaine dont personne n'est exempt. Il ne faut donc pas renvoyer brusquement un enfant qui se croit injustement lésé dans ses droits. Ces brusqueries en ce qui concerne les cas de partialité à l'école ou à la maison, tuent parfois les élans de confiance chez certaines natures spontanées, et en font des méfiants.

Quand l'enfant a grandi, la mère vraiment consciente de ses responsabilités ne se désintéresse pas de ses lectu-

res et de ses sorties, elle sait empêcher avec fermeté les liaisons malsaines qui éloignent du toit familial.

Il en coûte des sacrifices pour remplir, souvent dans l'absence d'encouragements, tous les devoirs qu'exige l'éducation de l'enfant; mais ce n'est pas en vain que le bon Dieu a mis tant de bonté et d'abnégation dans le cœur des mères.

Le bonheur à la maison

Je viens de lire une belle page de Julie Lavergne qui fut à la fois une admirable mère de famille, une épouse aimante et dévouée et une femme de lettres dont les oeuvres ont un réel mérite. Les lignes suivantes sont remplies de bon sens et d'à-propos.

"Le bonheur intérieur, écrit-elle, se compose de mille petits détails, insignifiants lorsqu'on les sépare, immenses quand on les réunit. Je veux que mon mari, en rentrant trouve toujours sa maison en ordre, sa femme parée pour le recevoir, son dîner prêt et bon. Il y a des femmes assez sottes pour mépriser tout cela, mais je ne suis pas de cet avis et je sais que les contrariétés de chaque jour aigrissent à la longue, le meilleur caractère.

Je connais des dames écrivait-elle un jour à Claudius Lavergne peu de temps avant de devenir sa femme, je connais des dames qui n'ont d'autres conversations avec leurs maris que les embarras domestiques. Je ne veux pas être ainsi et, quand je parlerai ménage, parlez-moi politique, cela me rappellera à l'ordre."

"L'amour et le travail sont les deux conditions indispensables du bonheur, écrit-elle plus tard. Je n'ai jamais compris l'amour dans l'oisiveté et mon esprit reste indifférent au travail sans amour. Une journée d'activité c'est encore l'expression d'un labeur entrepris avec amour. Les actions ordinaires de la vie s'auréolent d'un rayon du cœur. Il faut être aimable chez soi comme au-dehors et encore faut-il que cette amabilité ne soit pas négative."

Dans ses "Recettes de ménage," Madame Lavergne écrit à sa fille." "Dès le premier jour, que ton logis soit grand ou petit, élégant ou pauvre, n'importe, restes-y et rends-le aimable. N'en sort que sur l'invitation ou la permission de ton mari. Oublie plutôt la maison paternelle que de négliger la tienne. Que tout ce qui peut plaire à ton mari se trouve rassemblé par tes soins. Etudie ses goûts dans ses moindres détails; que rien ne contrarie ses yeux chez lui. Que ses amis y soient reçus en frères."

Ne ferme jamais ta porte. Il vaut mieux subir vingt visites importunes que d'en congédier une bonne. J'ai horreur des portes closes, des intérieurs murés, de ces maisons qui ne s'ouvrent qu'à certaines heures, de ces foyers qu'on n'entrevoit que masqués et déguisés, de ces femmes vaniteuses qui se cachent pour raccommoder leur linge et traînent des savates et des papillotes six jours par semaine, pour s'habiller en princesse le septième et tenir salon. La femme chrétienne doit être toujours proprement et dignement vêtue et toujours prête à recevoir l'hôte que la Providence lui envoie. Rien de désagréable aux

gens sensés comme de voir ces changements perpétuels d'accoutrement de jeunes femmes tantôt chenilles, tantôt papillons. Il faut avoir dans sa mise une certaine égalité, aussi éloignée du luxe que de la négligence. La femme forte est louée dans l'Ecriture à cause de ses vêtements de lin et de pourpre. Une femme mariée doit être parée honnêtement et modestement pour plaire à son époux et pour lui plaire à toute heure. Celles qui ne se parent que pour sortir font mal penser d'elles. Une honnête femme ne doit pas attirer l'attention dans la rue et plus elle est belle et jeune, plus elle doit se voiler, surtout si elle sort sans son mari.

"Mais, je le répète, ma fille, sors le moins possible sans ton mari. Même pour le service de Dieu, choisis de préférence les œuvres que tu pourras faire chez toi. Travaille pour les pauvres dans ta maison, va tous les matins de très bonne heure, à une messe basse. Une femme mariée doit prier chez elle plus longtemps qu'à l'Eglise."

Celle qui disait à ses enfants, un jour: "Aimer Dieu et les siens, admirer tout ce qu'il a semé de beau et de bon en ce monde et rendre content qui on peut, voilà les seules jouissances positives. Les autres sont relatives ou fausses; "celle-là sut rendre heureux les siens au milieu desquels elle régnait par la douceur et l'esprit.

Madame Lavergne connaissait l'importance de son rôle d'épouse. Elle avait épousé un artiste passionné de son art et sut être la meilleure auxiliatrice de son mari, par son intelligence et son dévouement; Ce fut grâce à elle que l'atelier de Claudius Lavergne parvint à se transformer en salon artistique, religieux et littéraire.

C'est avec vérité que Victor Hugo a écrit de Julie Lavergne, qu'elle fut:

"Une fleur de beauté que la bonté parfume".

Désillusion

La jeune correspondante qui me crie ce matin toute sa détresse morale semble, sous le poids du chagrin qui couvre sa lettre, être devenue une petite chose inerte comme une fleur que l'orage aurait brisée.

Pauvre enfant que la vie a blessée, et qui vient mendier des miettes de consolations, comme je voudrais vous dire les mots qui encouragent et réconcilient avec la vie.

Vous reasemblez à ce petit moineau qui, transi de froid, vint hier s'abattre à mes pieds, et que je réchauffai dans mes mains avant de le remettre en liberté. Le petit oiseau vola de nouveau malgré le froid.

Comme lui, il faut vous reprendre à vivre et ne pas laisser le froid découragement engourdir votre volonté. Laissez plutôt la lumière de l'espérance vous réconforter de ses rayons; c'est lorsque la nuit est le plus sombre que l'aube rose est sur le point de paraître. De même, la clarté de la paix succède en nos âmes aux ténèbres de l'orage, apportant parfois de salutaires leçons de sagesse, fruits de l'expérience, cette grande institutrice de nos vies.

Il vous a semblé tout à coup, que l'existence ne pouvait plus apporter aucune joie, tant la déception était cruelle. Mais la douleur, si cuisante soit-elle, finit toujours par diminuer et puis par disparaître, car le cœur est ainsi fait, qu'il se guérit infailliblement de ses blessures. Malgré les pluies et les neiges, la nature refleurit au printemps; de même dans les parterres de l'âme, l'épreuve passe quelquefois, et lorsque nous revient la sérénité, nous sommes émerveillées de trouver encore la vie si belle, après l'avoir crue méchante.

Et cet oubli de ce qui nous fit mal, n'est ni de l'inconstance ni une injure au souvenir, c'est la loi de l'éternel recommencement à laquelle Dieu, dans sa pitié, a voulu soumettre notre cœur, afin de lui permettre de cicatriser ses blessures, et de croire, et d'agir, et d'aimer de nouveau.

L'on dit parfois sous le coup de la souffrance: "C'est fini, je n'aurai plus confiance"; et l'on est tenté de se replier en soi-même où flottent des rêves défunts bordés de noir comme des lettres de deuil. L'on a tort, car tout n'est jamais tout à fait fini, et tant que Dieu nous prête un souffle de vie, il nous donne les moyens de refaire notre bonheur. Sachons alors regarder dans ce recoin intime de notre âme où fleurit, malgré tout, l'immortelle fleur de l'espérance et reprenons courage.

L'Espérance, sœur de la Foi, qui ranime l'énergie abattue et qui fait que l'épreuve, au lieu d'aigrir le cœur, le rend plus indulgent, plus comprenant, imprégné en quelque sorte de cette bonté profonde puisée au creuset des larmes. C'est elle qui, aux heures arides, suggère l'humble

prière qui ranime le courage et donne, heure après heure, jour après jour, la volonté de marcher sereine et courageuse même lorsque la vie semble mauvaise.



L'Heure du Thé...

Ce qui fait surtout le charme de l'heure du thé, de ces réunions d'intimes, ce ne sont pas les riches faïences, les services luxueux, les chocolats mousseux, mais bien, la simplicité et l'amabilité de celle qui reçoit.

Quand je dis amabilité, je suppose la bonté qui est le grand facteur de cette précieuse qualité.

J'entendais faire, dernièrement d'une jeune femme, un éloge que, j'en suis sûre, toutes les femmes voudraient s'appliquer: "Quelle femme aimable, jamais on ne l'entend parler désobligeamment des absentes"!

A l'heure du thé, rappelons-nous cette louange et sachons la mériter. On s'oublie parfois, en grignotant les succulents gâteaux, et c'est le prochain qui en souffre. Je ne sais s'il faut accuser la liqueur fumante qui s'échappe des petites tasses de porcelaine mais il arrive parfois, qu'au lieu de mordre dans les biscotins légers, on se trompe et l'on croque sans pitié chez les absents.

"C'est un art délicat que celui de la belle, de la bonne conversation, c'est un art de savoir bien s'exprimer, de parler avec esprit, de passer d'un sujet à l'autre avec grâce, de trouver les mots qui intéressent et amusent, et tout cela, sans manquer à la charité. La conversation agrémentée du feu de l'esprit, est ce qu'il y a de plus charmant, mais à la condition que la bonté l'accompagne."

Il ne faut pas en conversation, s'appliquer à rechercher sans cesse le mauvais côté des choses, et se servir des travers que l'on a souvent soi-même, pour ridiculiser les autres. Il est des personnes à l'esprit satirique, qui ne peuvent fréquenter aucune société, sans passer au crible de la raillerie et de la critique, toutes les paroles, tous les gestes, jusqu'aux meilleures intentions des absents. Quand vraiment l'on est charitable, les insinuations jalouses ou malveillantes ne figurent pas au programme de nos conversations; et l'on est capable de louer les qualités des autres, sans trouver un "mais" pour atténuer leurs mérites.

La Langue a dit Esope, c'est ce qu'il y a de meilleur, et c'est aussi ce qu'il y a de pire, sur la terre. Cela dépend évidemment, de la manière de s'en servir, ne l'oublions pas dans nos "cinq à sept."

Nos Amitiés

"L'amitié est une association de deux âmes pour le bien." Le cœur humain est ainsi fait qu'il a besoin, non seulement de se sentir aimé, mais aussi de se donner à son tour, et c'est cette communion d'âmes qui se nomme amitié.

C'est un vase très fragile que celui de l'amitié, un vase qu'il ne faut toucher qu'avec des gestes prudents afin de ne pas le briser Les procédés délicats ne sont jamais plus à leur place que dans l'amitié. Il est des paroles maladroites lancées au hasard qui brisent, comme le feraient des pierres, le vase de nos amitiés, et s'il ne se produit pas toujours de brisure le cristal subira des égratignures qui en terniront l'éclat, et, des rayures sur un pur cristal, cela n'est pas toujours facile à effacer!

Des amitiés, nous en cueillons tout le long de nos années, les plus exigeants en ont plusieurs, les autres en ont peu. Il y a des amitiés que nous conservons toute notre vie, et, ce sont les meilleures.

Pour qu'une amitié soit durable il faut y apporter beaucoup d'indulgence, l'intransigeance n'a jamais engendré que les malentendus et les frictions malheureuses.

La perfection n'existant pas en ce monde, il faut aimer ses amis tels qu'ils sont, sans examiner leurs défauts à la loupe, mais savoir deviner les beaux côtés de leur âme.

L'amitié vraie ne s'analyse pas dans toute sa profondeur; on peut se sentir attiré vers un être par la découverte de qualités semblables aux nôtres, qui nous plaisent et créent en quelque sorte entre nous une parenté morale.

Pour que l'amitié devienne forte et vraie, il faut la sauvegarder de l'égoïsme mesquin qui rapporte tout à soi et qui laisse entrer dans la place, la malveillance avec son cortège de blâmes et de critiques.

On profane souvent ce beau mot d'amitié, en l'appliquant sans discernement au commerce des relations mondaines où il n'y a ni parité de goûts, de sentiments, ni sympathie réelle, et surtout ni sincérité, cette vertu essentielle et nécessaire à la culture de l'amitié.

Les toutes jeunes filles naïves donnent volontiers à de prétendues amies cette perle précieuse de leur amitié, mais la vie se charge souvent de leur enseigner la différence entre l'amitié sincère si rare, et les déclarations mensongères et trop flatteuses qui ne sont souvent que des "grimaces amicales."

Montaigne écrivait sur l'amitié: "Si on me presse de dire pourquoi je l'aimais, je sais que cela ne se peut exprimer; je l'aimais:. . . parce que c'était lui, parce que c'était moi."

Suggestion

Nous entendons parfois des appels à la charité, si vibrants, des exhortations à faire l'aumône, si persuasives en faveur d'œuvres sympathiques et vraiment dignes de notre générosité, qu'en un élan de pitié, nous déplorons de n'avoir pas sous la main à disposer d'une plus large obole que celle, très humble, que nous versons d'ailleurs avec empressement.

Voulez-vous, mes chères lectrices, connaître un excellent moyen de pouvoir toujours remplir, vis-à-vis du pauvre qui tend la main, ou à l'égard des œuvres sociales ou charitables qui vous sollicitent, le beau précepte de la charité ?. Voici à ce sujet une suggestion, aussi belle que pratique, qu'un bon père jésuite donnait à son auditoire dernièrement, en l'exhortant à la charité.

"Pourquoi, dans chaque famille, la mère n'établirait-elle pas ce qu'on appellerait: "La banque du bon Dieu", ou encore, "La banque du pauvre" ? Comme c'est simple, et comme c'est facile! Nous avons des "banques d'épar-

gne, des "caisses de Mutualité" où nous amassons des rentes pour plus tard. On a institué des "Caisses de Noël," dans le but de défrayer les menues dépenses des étrennes.

Que de folles dépenses ne faisons-nous pas, pour le cinéma, la gourmandise, les plaisirs de toutes sortes, sans même y songer.

Et pourtant, comme le centième des sommes ainsi gaspillées constituerait une précieuse rente lorsque viendra le soir de la suprême reddition des comptes de toute la vie.

Y a-t-il dans nos familles cette petite réserve, cette épargne du superflu, exclusivement réservée à la charité ?. Si non, pourquoi la mère, puisque c'est elle qui est l'âme du foyer, n'établirait-elle pas, à la maison, cette "banque du pauvre" où, chaque semaine, sans que cela coûte un sacrifice, et sans même s'en apercevoir, le mari, le jeune homme, la jeune fille qui travaillent seraient appelés à déposer QUELQUES SOUS.

Ce serait là l'épargne par excellence, le placement qui rapporte au centuple et qui nous empêcherait de nous trouver perplexe devant une demande de la charité; de ces appels qui reviennent souvent, parce que, le Seigneur l'a dit: "il y aura toujours des pauvres parmi nous", des plus misérables que nous, afin de nous donner l'occasion d'éteindre par de la bonté et de la charité, la grande dette de nos imperfections morales.

A TRAVERS LES SAISONS

Le Bonheur

Que de significations diverses ce simple mot renferme pour chaque membre de l'immense famille humaine!

Le bonheur c'est la vie, car être heureux c'est sentir son âme vivre; or sentir son âme vivre, c'est avoir conscience que dans tous les instants qui composent nos jours, l'on vit pour un but; c'est se rendre le témoignage intime que nos actes sont utiles et comptent pour notre perfectionnement personnel ou le bien social

Nous voulons être heureux, c'est notre plus grand désir, et pas un acte de notre vie n'est fait sciemment dans le but de nous détourner du bonheur. Mais, comme souvent nous nous trompons! Pareils à des papillons qui, se laissant fasciner par l'éclat de la lumière, se brûlent parfois jusqu'à en mourir, nous prenons le miroitement brillant de la chimère pour la clarté du bonheur, et nous aussi, nous nous brûlons les ailes.

Nous ne savons pas nous contenter du petit bonheur qui frappe tous les jours à notre porte; qui chemine par-

fois longtemps silencieusement à nos côtés, sans que nous y prenions garde, revêtu qu'il est à nos yeux du trop vieux manteau qui s'appelle la réalité... Occupés que nous sommes à courir après des chimères, nous oublions d'apprécier à leur juste valeur les joies quotidiennes. Nos jours, nos années s'écoulent à appeler des joies nouvelles, souvent inaccessibles, lesquelles, une fois réalisées, nous apparaissent monotones tant nous sommes inconstants et avides de nouveauté.

Puisque être heureux c'est vivre, et vivre c'est avoir confiance, c'est espérer, c'est croire, c'est agir, vivons nos années sans en perdre les instants si précieux, espérons ensuite, sans arrière-pensée, en l'avenir.

Comme pour les Rois Mages sur chaque vie se lève une étoile, il ne faut pas, par un pessimisme outré, fermer les yeux pour ne pas voir l'étoile qui s'appelle l'Espérance. L'Espérance, force de nos âmes, ce phare lumineux que Dieu a placé au sommet de nos vies pour en éclairer les sentiers parfois trop sombres.

Et puis le moyen le plus sûr d'être heureux n'est-il pas de rendre les autres heureux; or, pour que par nous les autres soient heureux, il faut, en plus de la foi en l'avenir, avoir de la bonté, ce joyau rare qui ne se donne pas en étrennes parce qu'il est un don surnaturel que les humains ne sauraient dispenser d'eux-mêmes, la bonté qui comprend, la bonté qui s'oublie et qui console, la bonté, en un mot qui ne craint pas de se pencher vers les petits et qui possède l'indulgence du pardon Parmi les souhaits du nouvel an et les dons nombreux que nous venons de recevoir, peut-être a-t-on oublié d'y ajouter cette

aimable qualité, la croyant déjà dans notre cœur. Laissons-la briller au ciel de notre âme. Avec l'espérance, elle sera l'étoile aux jets lumineux dont le rayonnement éclairera devant nous les sentiers à parcourir.

"Mode"

La mode passionne tellement le monde féminin, (le monde masculin ne s'y désintéresse pas) que je ne serais vraiment pas au chapitre, si je n'y allais pas de mon refrain en l'honneur de cette belle dame critiquée et admirée tout à la fois.

Voyons d'abord ce qu'est la Mode. Notre ami Larousse, ce cher compagnon qui, sans impatience répond à tous nos "pourquoi", me donne la solution suivante: "Mode; usage passager qui dépend du goût, du caprice. Manière, coutume, volonté."

De tous temps hommes et femmes de toutes catégories, de toutes associations, de toutes sociétés ont adopté des manières de se vêtir, qui, à l'instar des autres usages, se sont modifiés avec les époques.

Il y eut la mode directoire, la mode renaissance, la mode de ci, la mode de ça. Et dans chacune de ces étapes il exista une manière distinguée et élégante de suivre la mode, sans excès, comme il y eut les ridicules de la mode.

Contentons-nous donc d'imiter les tempérants de la mode; ceux qui, sans demeurer un demi siècle en arrière, se contentent de suivre la mode avec simplicité. Il y a moyen d'être vêtue fort élégamment et à frais raisonnables, sans recourir à des toilettes ridicules et trop échancrées.

En allant rendre visite au costumier, au chapelier, au bottier, ne nous laissons donc pas séduire par l'excentricité de certains déshabillés qui, d'après le témoignage des médecins eux-mêmes, contribuent grandement à peupler leurs salles de consultations. N'oublions pas non plus de consulter notre bourse; ce sont celles qui ne prennent pas cette précaution, qui portent d'une saison à l'autre, des chapeaux, des vêtements d'un coût trop dispendieux et... non payés. Il y a moyen d'être convenables ou même élégantes sans s'endetter et sans oublier l'épargne pour plus tard.

Et puis, et pardessus tout, ayons le respect de nous-même, c'est le meilleur conseil que je puis vous donner, celui qui prime toutes les modes. Il est facile à suivre, je vous le sers tout taillé, sur le modèle déjà porté par nos mamans; il leur seyait à ravir, et la couleur ne s'est pas altérée par l'usage. C'est comme un beau châle espagnol qui aurait pris de la valeur par l'ancienneté. Il paraît qu'en ces dernières années plusieurs l'ont relégué dans la "vieille commode" aux vieilles choses surannées, dans la triste boîte aux "oublis".

Reprenez-le, mes bonnes amies, et couvrez-en vos épaules, si vous voulez être les plus admirées et les mieux estimées.

Et enfin, si vous voulez demeurer jolies et charmantes, les plus charmantes de toutes, avec et malgré la mode, ne lui sacrifiez pas ce cachet gracieux qu'est votre personnalité féminine.

Dans votre costume, dans votre manière de suivre la mode, dans la délicatesse et la dignité de vos sentiments, restez ce que vous avez l'honneur d'être:.. restez femmes.



Recueillement

(Mercredi des Cendres)

"Homme rappelle-toi que tu n'es que poussière
Et qu'en la terre un jour il faudra retourner!"

Songeons-nous parfois à toute la vérité renfermée dans cette formule qui accompagne l'imposition des cendres? A toutes les leçons qui s'en dégagent pour notre âme. . leçons qu'il nous est demandé de méditer pendant la quarantaine sainte qui commence.

Dans la fièvre de vivre qui nous enveloppe et qui appelle notre attention vers les plaisirs, les affaires, les intérêts matériels, etc., nous oublions facilement le vrai but de notre vie, lequel importe plus pourtant que les préoccupations pécuniaires et les satisfactions éphémères de l'orgueil ou de l'esprit humain.

Il semble donc que le recueillement du carême vienne à son heure apporter un peu de calme et de réflexion sérieuse dans les vies trop agitées.

Maintenant que les clameurs du carnaval aux mille voix trompeuses se sont tues, que le rire des salons, après

avoir longuement fusé s'est éteint, il semble que l'on sente le besoin du calme, de la retraite imposée par l'Eglise.

Pour ceux-là qui, malgré les hurlements des jazz et la voix des réjouissances, savent encore écouter l'appel profond de leur foi, ces quarante jours apporteront dans le repos de leurs heures, la semence qui tonifie les âmes et les assagit.

Et ce n'est pas seulement à l'âme que ce temps du carême apportera l'apaisement, le corps y trouvera aussi dans la tranquillité, le repos des fatigues imposées par les longues veilles et les réceptions, les dîners, les thés, les réveillons, entre lesquels l'estomac n'a pas le temps de se reposer. Un médecin érudit disait dernièrement que sur cent jeunes femmes qui se lancent ainsi dans la mêlée des plaisirs mondains, qui changent pour ainsi dire la nuit pour le jour et vice versa, il y en a cinquante pour cent qui, au bout de quelques années de cette vie sont des névrosées ou des phtisiques, pendant que la moitié de celles qui restent sont des proies faciles aux atteintes des maladies.

Combien de temps perdu pour en arriver à ce triste résultat: perte de la santé et souvent hélas, de la tranquillité, du bonheur de la famille.

Et puisqu'il reste vrai que tout se paie, que toute erreur se répare et se pardonne, ces quelques semaines de réflexon seront propices au rachat des petites rancunes, de certaines vilenies morales, (qui n'en a pas à se reprocher ?) par de la bonté, de la charité. Et. . . tout le monde sera heureux à Pâques. C'est le bonheur que je vous souhaite, mes chères amies, puisqu'il n'en existe pas de si grand ici-bas qui n'égale celui d'avoir la paix dans son âme.

Aube Pascale

La journée avait été accablante, le soir descendait lourd, angoissant. Sur le Mont Sion, le soleil laissait traîner ses dernières franges, éparpillant deci, delà, sur les branches des figuiers, des rayons pourpres. Peu à peu la nuit accrochait son voile aux arbres desséchés, aux toits des maisons, allongeant les ombres. Pendant qu'au firmament la lune, une lune d'Orient, aux lueurs de sécheresse, illuminait de reflets mornes et rouges les rocailles des sentiers et les sables des déserts.

Et de ce chaud décor du soir insouciant montait je ne sais quel sanglot étrange et sombre qui étreignait les êtres et planait sur les choses comme aux jours des grandes catastrophes.

Sur la route blanche un homme cheminait seul, songeant avec tristesse aux événements qui venaient d'agiter toute la Judée; événements épouvantables s'il en fût jamais, où le peuple juif était devenu un peuple déicide en condamnant et livrant à la mort de la croix, le Messie méconnu.

Hâtant le pas, le piéton s'engagea dans l'avenue conduisant à la villa de Meir, ancien chef de synagogue, que des deuils successifs et des revers de fortune avaient fait retirer de la vie publique. Il vivait maintenant à l'écart de la cité de Jérusalem, dans sa villa sise au couchant, et n'avait pour famille qu'une petite-fille, frêle enfant de vingt ans dont la vie semblait, depuis trois mois, s'éteindre de jour en jour.

. . . .

En ce moment Judith s'est fait transporter sous la tonnelle fleurie ou l'air est plus frais. Au milieu de ses fleurs qu'elle avait l'habitude de cultiver, il semble qu'elle reprend vie.

Soudain la jeune fille s'est redressée car elle a reconnu le pas de son fiancé. A la tendresse du regard du jeune homme et à la lueur radieuse qui s'allume dans les yeux noirs de Judith, l'on sent combien cette visite apporte de bonheur réciproque aux deux jeunes gens.

"As-tu des nouvelles du prophète, demande Judith?

—"Pilate a donné des ordres et l'on a fait sceller le tombeau, de peur que ses disciples ne l'enlèvent et fassent croire au peuple qu'Il est ressuscité le troisième jour, comme Il l'a annoncé."

—"Crois-tu qu'Il ressuscitera", fit encore Judith?

—Je le crois, reprit avec conviction le jeune homme devenu fervent disciple du Christ; je crois Judith, et si tu avais assisté avec moi au miracle des aveugles, tu aurais aussi foi en sa parole."

—"Ce fol enthousiasme est bien de ton âge, mon ami, dit l'ancien Rabbi, lequel entendant la voix de Jahel, était venu rejoindre les jeunes gens; c'est de l'exaltation qui ne saurait durer, et tu verras qu'après les précautions sages prises par le sanhédrin, l'imposture du Crucifié sera bientôt établie, puisque c'est demain le troisième jour."

—"Mais, bon père, puisqu'Il a déjà ressuscité la fille de Jaïr et Lazare, qu'il a guéri les aveugles," fit Judith que la foi de son ami ébranlait...

—Rabbi, veuillez me pardonner, répartit Jahel, mais Celui qui multiplia les pains, qui calma la tempête d'une mer furieuse, qui changea l'eau en vin aux noces de Cana, qui guérit les paralytiques, qui ressuscita les morts, au nom de Dieu dont il se disait le Fils, ne peut être un imposteur, c'est plus qu'un prophète, c'est le Messie, je le crois!"

—"Fais-nous grâce pour ce soir, de tes idées messianiques en faveur de cet homme, dit Meir, que l'ardeur du jeune homme pour la cause du Christ impatientait. Puis, après un moment de silence:—"Judith, tu sembles plus lasse ce soir, tu dois avoir sommeil"..

Jahel comprit l'invitation, fit les salutations d'adieu, et il prit congé de ses hôtes.



La nuit se traîna fort pénible à la villa du Rabbi. Judith, plus souffrante, et affaiblie par la grande chaleur de la veille, délira sans repos; Meir qu'elle réclamait dut rester à son chevet.

Vers l'aube, après avoir sommeillé un instant, elle s'agita plus fiévreuse: "Père, appela-t-elle, j'ai soif, oh! j'ai tellement soif, va puiser de l'eau si fraîche de la fontaine de Siloé, veux-tu?"

Les désirs de Judith étaient des ordres pour Meir qui voyait avec désespérance la maladie lui enlever un peu plus chaque jour, sa petite fille, son bonheur et sa vie, l'unique rayon de soleil au ciel de sa vieillesse solitaire. Alors, résigné il prit une urne vide et descendit vers la fontaine...

....

Le soleil allait se lever sur la ville déicide,, et déjà un bruit confus montait vers la plaine, bruit du jour qui s'éveille, des hommes qui s'agitent, des vies qui tremblent dans la fièvre cupide et sensuelle d'une nation encore ruisselante du sang divin répandu.

C'était l'aube du troisième jour, jour béni entre tous où le Christ devait sortir vainqueur de la mort,et de la haine de ceux-là même qu'Il était venu sauver.

Et comme Il l'avait annoncé, le Fils de Dieu ressuscita. Ce fut dans l'Eglise naissante le premier jour de Pâques, et du haut des cieux, les anges entonnèrent leurs alleluias.

....

L'Auguste Ressuscité venait d'apparaître à Madeleine, et Il cheminait lentement vers le Mont Sion; glorieux dans sa victoire divine, il marchait, regardant à ses pieds, la ville coupable, tandis que dans son cœur de Verbe fait chair, montait comme un flot, le murmure des mondes: de celui qui profiterait de sa mort, et dans une apothéose

passa la phalange des martyrs, prémices sublimes de l'Eglise qu'Il venait de fonder; et de l'autre, hélas, qui se perdrait, malgré son sang répandu.

Et le murmure s'éleva comme une clameur, de la ville. Bruit des douleurs, des blasphèmes, du fol orgueil des nations à venir, rugissant et s'entretuant comme des fauves. Les cris des révoltés, insultant son sacrifice et crachant sur ses plaies. Le Christ en frissonna, dans une larme humaine, puis il s'arrêta. Là-bas, s'avançant tout courbé, pitoyablement las, s'en venait un vieillard, portant une urne vide. Jésus lut sa pensée, et connaissant la détresse immense dont souffrait son âme, Il voulut de son cœur de Maître y apporter un baume divin.

"Où vas-tu mon ami, lui demanda-t-il. . . ?"

—"Je vais à Siloé, y puiser de l'eau, répondit Meïr. C'est pour ma petite fille, car l'aube de ce matin l'a trouvée affaiblie."

Jésus leva la main sur l'urne, et dit au vieillard: "retourne chez toi, et donne de cette eau à boire à l'enfant."

—"Mais, je n'ai point d'eau, reprit l'homme."

—"Si, tu ne t'en souviens plus, la douleur t'a troublé la mémoire, regarde, ton urne contient une eau vive et pure qui désaltérera ta petite fille."

—"C'est vrai, fit Meïr surpris, je ne me savais pas si faible d'idée. Adieu, mon fils", et heureux il s'en retourna, portant l'urne à pleins bras, l'urne aux flancs de salut.

Et le salut arriva, car à peine la malade eut-elle porté à ses lèvres pâles le liquide béni, qu'un grand rappel

de vie l'enveloppa toute. Le vieillard étonné regardait s'opérer la métamorphose, constatant le miracle et n'osant y croire.

Puis Judith se leva, radieuse et guérie, aux regards émerveillés de Jahël qui entrait, ému et heureux, disant vivement: "le Christ est ressuscité, il est apparu à Madeleine."

Soudain, Meir tressaillit. Là-bas sur la plaine fleurie, Jésus reparaissait dans sa robe d'ivoire. Alors l'aïeul s'agenouilla et ses yeux s'ouvrirent.

Souvenirs...

"Souvenirs du jeune âge
Sont gravés dans mon cœur
Et je pense au village,
Où règne le bonheur."

L'autre hier, au cours d'une randonnée d'auto, nous pouvions voir, sur la route longeant le St-Laurent, dans un joli coin de parterre, au-dessus d'une clôture dentelée, une pancarte portant l'inscription suivante: "Musée; admission: deux cailloux blancs."

Sous l'arbre tout près, se tenait un groupe d'enfants contemplant les raretés du "Musée", coquillages sans doute recueillis aux rives du fleuve. La visite de la "galerie" semblait battre son plein lorsque nous passâmes, et je pensai que les pièces les plus intéressantes du musée improvisée n'étaient pas celles qui figuraient sur la table rustique. C'était toute cette enfance rieuse et insouciante qu'il fallait admirer; toutes ces petites vies qui commençaient en souriant, et dont les yeux émer-

veillés regardaient des coquillages. C'était tout le mystère de leurs âmes respectives et de leur caractère qui s'affirmait peut-être déjà, laissant un peu entrevoir l'énigme de ce que serait l'homme ou la femme, demain.

Et ce simple mot placé sous les branches d'un érable, autour duquel dansait cette enfance, me fit faire un retour vers un autre "Musée" plus intime, celui de l'âme, et je sentis tout à coup palpiter en moi tous mes souvenirs d'enfance.

Pendant que l'auto filait, et que, pour un moment nous étions, mes amies et moi, devenues plus silencieuses, le peloton des souvenirs se déroula comme les champs tout verts et fleuris que nous traversions. Devant mes yeux, repassèrent mes jeux d'enfant. Ma pensée en retint un au passage que j'avais en prédilection. Nous l'appelions; jouer à "la malle."

Notre maison était sise sur les bords du Lac Aylmer. Tout à côté de chez nous dans le petit enclos vert que bordait le lac, il y avait une touffe de beaux érables formant une miniature de bocage que nous avions baptisé: notre "Petit Pic-nic." C'était là, lorsque nous étions sages, que notre mère nous permettait de faire la dinette avec nos petites amies... Ah! notre "Pic-nic," comme il en a entendu des rires joyeux; comme l'âme de ses érables devait parfois sourire dans le bruissement de ses feuilles, de nos naïvetés enfantines! Peut-être aussi, les oiseaux qui y avaient construit leurs nids nous en voulaient-ils parfois, de troubler par nos éclats de voix le sommeil de leurs petits.

. . . .

Mais comme me voilà loin de l'autre souvenir, de celui de la "petite poste"...

Certes, il ne s'agissait pas d'un établissement du gouvernement, et notre bureau de poste n'était pas, soyez-en assurés, le fruit de "cabales d'élections"... C'était une simple invention enfantine qui nous rapportait plus de joie que de profit. Notre "malle" ne manquait pas d'ailleurs de pittoresque, j'allais dire de poésie, elle se composait d'une ancienne porte de "poulailler" derrière laquelle, en guise de casiers, étaient placées des boîtes de carton, sur lesquelles était inscrit, à la craie, le nom du propriétaire du casier. Notre papier à lettre se composait d'écorce de bouleau et nos timbres étaient des effigies dues à notre talent respectif en dessin. Nos petites amies venaient y déposer des lettres à notre adresse, et parfois, Louison le fils de notre voisin, hasardait des billets doux, qu'en petites femmes nous étions ravies de lire.

Ah! le bon temps... et comme nous étions anxieuses chaque matin d'aller à notre "malle" chercher le petit carré de bouleau sur lequel de la jeune amitié, fraîche et candide comme un cœur d'enfant, s'était posée...

. . . .

"Regardez le beau coup d'œil, me dit tout à coup ma voisine d'excursion, c'est sans doute Ste-Anne que nous apercevons là-bas"—Oui, fis-je un peu distraite... Mes souvenirs venaient de s'évanouir, mais comme il faisait bon de vivre et comme le parfum de la rive était grisant, l'autre hier.

Ames et Fleurs

(A l'occasion des vacances)

Le correspondant qui m'apporta hier les jolies fleurs qui ornent mon secrétaire se doutait-il que leur doux parfum me donnerait l'inspiration de cette chronique ?

Des roses, des églantines, des pensées, comme cela embaume délicieusement et comme cela rafraîchit un coin ensoleillé...!

Mais des fleurs comme c'est fragile aussi. Ce matin déjà, des pétales se détachent de la rose blanche, la plus jolie de la gerbe. Pourquoi se fane-t-elle avant les autres, elle dont le parfum est plus suave...?

Je pense que les roses blanches, si frêles qu'un souffle en déchire l'enveloppe, ressemblent aux âmes, à des âmes jeunes. Depuis quelques jours plusieurs serres chaudes se sont ouvertes répandant au dehors un flot parfumé de jeunesse et d'innocence. Ces fleurs humaines, fragiles comme leurs sœurs des parterres, ont besoin de soins minutieux afin que la transplantation ne leur soit

pas funeste et ne les empêche de s'épanouir heureusement. Parmi les fleurs ainsi transplantées il est des églantines et des pensées dont le parfum est moins grisant que la rose et dont l'enveloppe est moins frêle. Je vous parlerai des roses blanches dans lesquelles, j'en suis sûre, les mamans ont déjà deviné l'âme de leurs petites filles. Ces petites âmes qu'elles garderont fraîches et claires comme l'eau de la source, aussi longtemps qu'elles les alimenteront de leurs conseils et les abriteront de leur sollicitude dévouée.

Il est bien des causes qui flétrissent les roses. Il y a l'air trop chaud ou trop froid, il y a la grêle, il y a la gelée, etc., il existe aussi mille moyens de détruire les fleurs des sentiments délicats et de la bonne semence dans les âmes jeunes. Il en existe un d'autant plus dangereux qu'il fait son œuvre en silence, à la façon des reptiles dont la morsure est mortelle. Je veux parler des **mauvaises lectures.** Il est des flétrissures causées à une âme jeune par un mauvais livre, que rien ne saurait guérir. C'est donc une responsabilité plus grande qu'on ne le pense généralement, que la surveillance du choix des lectures pour la jeunesse, pour la jeune fille surtout, et la mère qui par insouciance s'y dérobe commet une imprévoyance pour le moins très regrettable.

Il faut que la jeunesse s'instruise me direz-vous; certes oui! Il s'agit donc de lui fournir des lectures instructives dans le bon sens du mot. Quant au reste, il suffira aux jeunes filles de regarder la vie, c'est un livre ouvert où elles trouveront bien des leçons écrites qu'elles n'ont pas besoin d'aller chercher dans des considérations

malsaines écrites par des auteurs au sens moral dépravé.

Il existe une foule de productions littéraires aussi intéressantes que saines et instructives. Comme les fleurs, les âmes ne sauraient s'épanouir en s'abreuvant d'eau polluée; puisons à des sources de vie plutôt qu'à des mares empoisonnées où nul sentiment sain ne saurait survivre.

Les Compensations

Il a plu, il pleut, pleuvra-t-il encore longtemps? . . .

. . . .

Je retrouve ce matin ces quelqus mots que je jetai sur une feuille blanche un jour de la semaine dernière, en regardant tomber la pluie monotone, pendant que les feuilles ruisselaient lamentablement sous l'averse qui durait depuis près de vingt-quatre heures, et que les petits oiseaux contemplaient tristement leurs nids devenus de minuscules baignoires.

Mais ce matin, la lumière du soleil danse à travers le feuillage et, comme la nature, mon cœur est en fête. Les feuilles ont grandi sous l'ondée et se balancent avec grâce aux bras des arbres. Pinsons et fauvettes, mésanges et chardonnerets ont réintégré leurs nids que l'eau du paradis a rendu proprets; et dans leur petite âme d'oiseaux, monte une chanson d'espoir et de vie.

Et je pense que les humains sont un peu comme les oiseaux; à l'instar de ces derniers, ils penchent mélancoli-

quement la tête sous les averses ou les rafales de la vie, et comme les chanteurs des bois leur courage renaît dès que cesse la tempête, et que tout semble vouloir marcher comme "sur des roulettes".

Cependant, les oiseaux, dans leur petite cervelle étroite et légère, n'ont pas la ressource que nous avons; ils n'ont pas la faculté de raisonner, puisqu'ils n'ont pas la raison. C'est pourquoi ils ne peuvent comme nous, quand viennent les jours gris, avoir l'espérance en des heures meilleures. Ils ne peuvent avoir foi en cette "loi des compensations", qui fait que nulle peine ne nous arrive sans porter dans son amertume, si grande soit-elle, la semence réparatrice d'une joie inespérée, d'un bonheur qui doit venir. Et c'est là une force qui réchauffe l'âme humaine et calme ses craintes.

Comme les feuilles des arbres ou les fleurs des jardins s'affaissent sous l'averse, trop facilement parfois laissons-nous la tristesse décimer nos forces morales sous l'épreuve, laquelle, à l'instar de la rosée ou de la pluie qui fertilise les plantes, a le mystérieux pouvoir de féconder nos joies. Sans doute, nous ne perdons pas courage aux premières averses, mais pour un peu que dure l'orage, combien de fois doutons-nous de l'avenir devant le parterre où gisent des débris de joies, de chimères non réalisées.

Et c'est ainsi que trop souvent nous perdons le souvenir du soleil qui fit la clarté des jours calmes, lequel pourtant n'est pas bien loin et n'attend qu'une trouée dans l'épais nuage, pour luire de nouveau, plus radieux, nous apportant l'oubli de ce qui nous rendit malheureux.

Il faudrait cultiver en nous cet optimisme de bon aloi, qui fortifie les énergies. Il faut s'habituer à avoir confiance en l'avenir; non pas un désintéressement égoiste de tout ce qui peut ou doit arriver, mais cette saine confiance qui n'est autre chose que de la sérénité imprégnée d'espérance chrétienne.

Il faut croire "aux compensations" car y croire c'est avoir foi en la Providence qui place à côté de l'épreuve, la force, et tout près des larmes, les sourires.

Echo des Vacances

Avoir soif d'air pur, de brises fraîches qui nous murmurent des chansons au passage, désirer pendant des semaines voir de gais paysages, jouir de distractions et de repos, puis, s'éveiller un beau matin dans une chambre toute ensoleillée, où l'air des montagnes entre à flots, dans un village où seul le chant des oiseaux avec celui de l'angelus, vient troubler la paix matutinale; quel doux rêve dont le bienfait dure encore longtemps après qu'on l'a vécu.

Le village où j'étais descendue est une émeraude posée au flanc des Laurentides. La mousse et le vert des sapins qui l'entourent en font un joyau précieux.Un joyau que j'avais vu déjà sans en bien remarquer la beauté, à l'âge où notre âme n'a pas encore perçu dans la nature, de la poésie, de la vie et aussi de la souffrance, parce qu'elle n'a encore recueilli que des roses sur les sentiers qu'elle a parcourus.

Dans la vieille église, j'ai retrouvé les mêmes anciennes figures de saints dont le sourire ou l'air étonné m'amusait autrefois. J'y ai respiré le même parfum d'encens mêlé à celui plus mystérieux des vieilles églises, et comme jadis, l'expression familière m'est revenue: "ça sent le ciel" ici.

Le village est entouré de quatre chûtes dont les flots toujours en éveil sont comme des sentinelles qui montent la garde. Et c'est merveilleux, car la nature là comme à bien des endroits de notre province, s'est montrée généreuse, on disait qu'elle a voulu éblouir les humains, et, comme elle y est parvenue!.

Au bord du gouffre qui appelle réflexion, combien sont allés là, s'asseoir et songer sérieusement d'avenir, de projets, qui se sont perdus dans la vie comme les flots qui vont se briser sur les rocs.

"Faisons un rêve" dit l'une de nous un jour en écoutant mugir le torrent. "Puique le rêve est sacré, et que toute vie lui doit un tribut, puisque rien de beau, de noble, ni de grand ne s'est accompli sans que d'abord le rêve ne l'ait conçu, pourquoi celui que nous ferions ici ne ferait-il pas comme ces gouttes d'eau qui, oubliant de suivre le torrent, se font une retraite dans les cavités du rocher où leur séjour fait germer des fleurs inconnues et rares?"......

....

Les fleurs du bonheur ressemblent à celles des rochers, elles sont rares et belles, il ne s'agit que de trouver le bon sentier qui mène à elles..............................

....

Dans les Laurentides, depuis le chant du coq jusqu'au dernier murmure de l'oiseau qui s'endort dans la nuit, une poésie pleine de clarté et de vie nous enveloppe. Et quand vient le soir et que le jour meurt, dans la montagne s'élève un concert de murmures mystérieux. Aux fenêtres des maisons, un à un s'allument des petits points lumineux qui brillent dans la nuit comme des étoiles. Sur les sapins la lune a l'air d'être endormie, c'est l'heure calme par excellence, c'est l'instant où l'âme recueillie effeuille ses souvenirs. On n'a qu'à écouter au-dedans de soi et l'on entend notre âme d'autrefois parler à notre âme d'aujourd'hui, l'encourageant ou la conseillant; et c'est exquis, reposant et réconfortant cette halte dans la paix sereine des champs, après les soucis d'hier et avant de retourner au labeur de demain.

Pensées d'Automne

Un rayon de soleil sourit à ma fenêtre et festonne de sa chevelure blonde les coins de mon secrétaire. Comme il est beau le soleil d'automne, quand il veut bien rire un peu comme aujourd'hui!...

Mais le soleil d'automne n'est pas un joyeux luron. Son regard blond porte la mélancolie de tant d'adieux qu'il s'y reflète de la langueur et la résignation de la nature en face de ce qui doit finir. Si parfois il vient encore irradier nos midis d'octobre d'un reste de splendeur, l'instant d'après vous le voyez morose, se dérobant derrière la lourde portière grise des nuages.

C'est l'automne qui chasse le soleil d'été, c'est lui qui devient le roi; un monarque au règne éphémère mais qui entend user de toutes ses prérogatives. Il sature les monts de brumes. Il peint de son pinceau d'artiste, les feuilles des arbres, de milliers de tons diaprés. Il pare les bois d'éclatantes mantilles. Puis, quand toute cette jolie besogne est faite et qu'à la contempler les humains, heureux et satisfaits, se reposent les yeux et l'âme, le mo-

narque sans pitié charge d'averses les nuages; puis il envoie le froid et les frimas glacer le cœur des feuilles, des mousses et des fleurs.

Dès lors, c'est la plainte du grand déclin qui commence, c'est le sinistre chant du vent qui vient accompagner la sérénade des feuilles, dernier bal du jeune été auquel la vieille nature assiste en soupirant des agonies.

La nature qui perd aujourd'hui ses grâces les reprendra à son printemps; les arbres qui laissent partir leur jolie toison feuillue referont de la sève nouvelle et verront leurs branches se couvrir encore de bourgeons parfumés; après l'hiver, les gazons reverdiront.

Pendant que les jardins de la nature refleurissent tous les ans, seul le parterre de la vie humaine ne fleurit qu'une fois, car l'homme, lui, ne vit qu'une fois ses quatre saisons. Les nuages qui passent dans l'azur seront ramenés par la brise, mais les jours, les heures, écrin précieux où s'enchasse la vie humaine, passent pour ne plus revenir.

Heureux serons-nous, si, au dernier soir de la saison dernière, nous pouvons, en regardant au livre ouvert des saisons passées, y retrouver la satisfaction des œuvres utilement accomplies.

"Le livre de la vie est le livre suprême
Qu'on ne peut refermer ni rouvrir à son choix,
Le passage adoré ne s'y lit pas deux fois,
Mais le feuillet fatal a tourné de lui-même
On voudrait revenir à la page où l'on aime
Et la page où l'on meurt est déjà sous nos doigts."

(Lamartine)

Croquis

Le train file à travers la prairie que le soleil crible d'or. Le long de la route, des marguerites regardent passer le convoi, un peu étonnées de tant de tintamarre, mais radieuses de tout l'éclat de leur cœur d'or que la rosée fait briller.

L'herbe haute des champs ne semble pas lasse de porter tous les diamants que l'ondée récente y a posés. Quelques moissonneurs sont déjà à l'œuvre pour la fenaison. Il fait chaud, c'est l'été, l'été qui s'est fait longtemps attendre et qui ne fera que passer parmi nous, (comme les voyageurs que nous sommes ne nous arrêtons qu'un moment aux petites gares échelonnées le long du parcours.)

Parmi mes compagnons de voyage il en est qui s'en vont en villégiature, cela est très visible à leur façon satisfaite de nous regarder, et surtout à leurs malles rebondies, aux raquettes de tennis, bâtons de golf, etc.

Les citadins savent tout le prix d'un séjour à la campagne où l'air est pur et la vie reposante, tandis que ceux-

là qui y vivent toute l'année n'ont guère l'idée de se croire des privilégiés que la nature gâte de toutes ses beautés et de ses bienfaits.

Dans le tramway qui m'amenait à la gare, ce matin, il y avait devant moi deux petits enfants accompagnés de leur papa: un artisan à la figure basané et aux mains déformées par les rudes travaux. Les enfants bavardaient et le papa souriait de leur babil. Chacun portait le petit sac devant contenir le goûter, car je compris à leur langage qu'ils s'en allaient à la montagne.

Ils sont tellement à plaindre les petits enfants des villes qui n'ont pour toute villégiature que les arbres des parcs, et qui, tout l'été, respirent l'air vicié d'une cour souvent malpropre, et la poussière des rues.

Déjà quelques colonies de vacances se sont fondées ici et là; c'est une très louable initiative qui devra se développer encore beaucoup, afin que tous les petits enfants des villes en retirent du bien.

Et puis, il resterait à songer aussi à cette autre classe de la société qui n'est pas la moins intéressante; je veux parler des jeunes filles qui travaillent dans les bureaux, dans les magasins et surtout dans les ateliers et les usines.

Il se trouve encore et c'est l'exception, heureusement, des patrons qui, jouissant de tout le confort du luxe pour eux-mêmes et leurs enfants, ne comprennent pas que leurs employées après avoir servi leurs intérêts pendant l'année entière ont droit, elles aussi, à quelques jours d'un repos bien mérité. Plusieurs, parmi ces jeunes filles, ont des vacances justement accordées et rémunérées, qu'elles vont

passer dans quelque joli coin de campagne. Mais combien d'autres s'étiolent à la ville et n'ont pas les moyens de reprendre les forces perdues. Pour celles-là, et c'est le grand nombre, la colonie de vacances serait très salutaire, elle s'impose même, puisqu'il importe que toutes celles qui seront les mamans de demain aient une vie saine et forte à transmettre à la race future.

Gratitude

C'est une belle coutume que celle de consacrer chaque année une journée " d'actions de grâces" employée à remercier officiellement la Providence des faveurs multiples dont elle ne cesse de nous favoriser.

Cette coutume "d'actions de grâces" publiques date de l'antiquité; en effet, de tous temps, les nations ont éprouvé le besoin de faire monter vers le ciel des actes de reconnaissance pour les faveurs reçues. Dès le début du monde, les hommes offraient des sacrifices d'actions de grâces au Seigneur.

Ce n'est assurément pas abuser de gratitude que de consacrer un jour chaque année à la reconnaissance que les nations doivent à Dieu pour les grâces de paix sociale, prospérité, etc.

Le pays nous donne là un exemple fort beau de justice, puisque en toute vérité il n'est que juste de remercier un bienfaiteur des dons accordés.

Cependant il nous reste à nous demander où sont ces "actions de grâces" que le pays fait monter vers le ciel en ce jour. Sont-ce les bals qui se donnent un peut partout, sont-ce les banquets où l'on immole le "veau gras", et où l'on exalte le "veau d'or", où l'on porte des santés à tous les dieux de la terre en oubliant trop souvent le seul Dieu à qui l'on doive de réelles "actions de grâces".

Quand nous avons besoin de la pitié du ciel, nous trouvons facilement des mots de prière, mais quand une fois cette pitié nous est accordée avec surabondance, quand nous jouissons d'un bonheur relatif, pensons-nous à remercier la Providence des bienfaits qui nous rendent heureux ?

La reconnaissance est de tous les devoirs, le plus sacré et l'un des plus agréables au cœur bien né. Dans la société nous qualifions d'ingrats ceux qui reçoivent toutes les faveurs comme des choses dues. Avant de jeter la pierre au voisin, regardons bien si nous n'habitons pas une "maison de verre" et si parfois tout en nous montrant fort polis pour nos bienfaiteurs d'ici-bas, nous n'oublions pas les plus élémentaires devoirs de gratitude envers le Bienfaiteur par excellence.

C'est l'Hiver

"Sois à jamais le bienvenu,
Quoique tu portes la souffrance,
Hiver, sous qui nous est venu
Le Dieu d'Amour et d'Espérance!"

Il neige, il neige, de la belle neige blanche et molle. Et cela nous réjouit tant de voir tomber des cieux cette pluie de plumes de colombes, que nous oublions que la terre avec ses fleurs s'est endormie et que les oiseaux se sont tus. Partout il s'est fait un profond silence, pendant que l'immense nappe de velours blanc s'étendait et couvrait les champs et les routes d'un duvet moëlleux. Les verts sapins se sont habillés de blanc, et nos demeures, devenues coquettes, se sont coiffées d'hermine. Les traineaux sont sortis, et sur les routes argentées on en tend "la chanson des grelots".

On l'avait cru perdu, le vieil Hiver, là-bas, sous quelque lourd glacier du Pôle; et voilà, qu'à la "sourdine" il s'est

glissé jusqu'à nos pieds. Puis il a mis tant d'adresse à nous remémorer toutes les joies qu'il apporte: patins, raquettes, glissades, etc., enfin, il a si bien su plaider sa cause, le coquin, que tout de suite il a conquis nos bonnes grâces, et, c'est de notre plus beau sourire que nous l'avons accueilli. Car il faut bien en prendre notre parti, puisque dans notre beau Canada, nous devons héberger, cinq mois durant, ce seigneur à la froide haleine.

Tandis que le sol se couvrait d'une poussière blanche, plus blanche que le lys, les enfants, le nez collé aux carreaux des fenêtres ont, dans leur petite tête, fait des rêves où voltigeaient des pelles et des traîneaux. Puis, les "grands" ont aussi rêvé pendant qu'au dehors tombait la neige légère. Les riches se sont bercés d'espoirs, de promenades et de joies;. . . Le pauvre, dans sa mansarde, le regard triste, la tête penchée a songé dans un sombre souvenir, à la misère qui l'attend, aux privations, aux souffrances du froid et de la faim que lui réserve la saison des neiges.

Pendant que la neige tombe à gros flocons, couvrant la terre du blanc tapis, les âmes charitables que la pensée de l'égoïsme n'effleure même pas, ont vu passer, à travers leurs rêves roses et blancs, les pauvres souffreteux, et cette vision a ranimé leur charité, et leur âme sensible s'est de nouveau ouverte à la pitié. . .

Et vous, qui me lisez, qu'avez-vous rêvé qui soit bon, qui soit utile, qui soit charitable, pendant que de là-haut, tombaient les blancs flocons?. . .

Allégorie

La bise qui passait cette nuit, s'est arrêtée devant ma fenêtre où elle a laissé sa carte de visite. Ce matin, les rayons du soleil se jouent à travers les arabesques des fleurs de gel. On dirait de la fine dentelle aux merveilleux points d'Alençon, formant bordure à un parterre d'élégantes fougères.

Pointant ses clochers dans l'azur, une cathédrale se repose parmi les palmiers. Est-ce une reproduction orientale de quelque paysage entrevu dans ses voyages à travers le monde qu'a voulu dessiner la bise ?

On dirait une toile merveilleuse où les fées de l'art seraient venues exercer leur talent, jetant deci, delà, des transparences aux demi-teintes, vertes, bleus ou mauves, le tout ombré d'or fin. Des étoiles de givre ajoutent à ces enluminures leurs reflets scintillants.

Mais voilà que le frimas, sous la chaleur du soleil, se fond peu à peu, tels les châteaux en Espagne entrevus en nos rêves, les fleurs de gel disparaissent une à une.

Notre âme, quand elle sommeille, et parfois lorsqu'elle est éveillée, reçoit la visite des pinceaux magiques, non pas de la bise, mais de la chimère. La chimère est une artiste dont le pinceau sait brosser des peintures merveilleuses, des tableaux, des châteaux ou des sous-bois féériques, des paradis terrestres remplis de mille séductions.

Mais la chimère, comme la bise, est passagère et ne sait résister à la réalité qui ne manque tôt ou tard de venir passer l'éponge de la désillusion sur ces rêves transparents et fragiles comme des dentelles de givre.

Tout le long de la vie et pendant toutes les saisons, la chimère trouve le tour de festonner de ses arabesques menteuses, les fenêtres de l'âme humaine.

Ce n'est d'abord dans l'adolescence qu'une fine poussière pareille au frimas qui se pose à nos fenêtres en ces matins d'hiver; plus tard, avant même que les rayons de l'expérience n'aient eu le temps de faire disparaître les premières illusions légères comme des ailes de printemps, avant que la sagesse des ans ne soit venue éclairer nos sentiers fraîchement battus, le cœur échafaude ses cathédrales, il bâtit ses châteaux aux tours mystérieuses, où les vertes fougères des riches espoirs enlacent leurs tiges aux folles herbes de nos désirs. "Comme c'est beau" !. . s'écrie-t-on, en face du mirage fascinateur.

Puis, petit à petit, comme ce matin fondait le givre à ma fenêtre, les yeux se dessillent sous les leçons parfois cuisantes de la réalité. Les châteaux trop frêles du rêve s'écroulent, et il en coûte parfois des larmes, car l'art d'être sage est une science qui ne s'apprend qu'au prix de quelques souffrances.

La Charité du Cœur

Décembre s'en vient avec ses frimas, ses neiges et ses promesses de fêtes. En regardant les petits, sourire d'espoir devant les vitrines des magasins, où leurs yeux s'émerveilleront en s'emplissant de convoitises, nous revivrons les Noëls d'antan, où nos joies s'auréolaient de la légende naive de l'Enfant Jésus venant par la cheminée combler nos désirs.

Pendant que joyeusement nous irons par les magasins choisir les bibelots destinés à assurer de notre attachement nos parents et nos amis, dépensant sans compter en frivolités, songerons-nous assez que derrière nous peut-être, une pauvre figure de maman implore un peu de notre superflu afin d'avoir, elle aussi, une surprise à mettre dans le bas que tout naivement ses petits suspendront à la cheminée, au soir de Noël ?.

Celui qui a voulu qu'il y eût "toujours des pauvres parmi nous" nous exhorte à cultiver dans notre cœur la fleur de la Charité. Cette charité qui ne s'exerce pas

tant à figurer aux fêtes de bienfaisance, où trop souvent dans le désir de paraître l'on oublie de penser aux indigents que la réunion a pour motif de soulager, que dans le don que l'on fait soi-même et sans ostentation à la misère qui vient à nous.

Ce n'est pas tout de donner par convenance sociale, à des souscriptions publiques où l'on verra son nom mis en vedette sur une liste; il faut avoir la charité du cœur, celle qui compte devant Dieu, même lorsqu'elle reste cachée des humains.

Nous sommes animées de bonnes intentions que nous entretenons sincèrement dans le fond de notre âme, mais comprenons-nous assez combien une seule bonne action, si minime soit-elle, vaut mille fois mieux que toutes les meilleures intentions du monde ?

Nous voudrions être fortunés, pour soulager toutes les misères de l'indigence; commençons d'abord par faire l'aumône d'un peu de ce baume du cœur qui s'appelle de la bienveillance. Nous habituons-nous assez à cette charité chrétienne, créatrice de pitié, pour l'indigence morale des volontés trop faibles qui se trompent et qui succombent ?... Après que nous avons fait notre aumône, sommes-nous prêtes à jeter la pierre à ceux qui nous mendient un peu de notre superflu; ou la charité qui anime nos actes nous suggère-t-elle les mots encourageants, véritable obole du cœur plus précieuse souvent que l'or de nos bourses ?...

Parmi les œuvres qui sollicitent les initiatives charitables, celle qui a pour but de rendre l'enfance heureuse en est une des plus belles formes; c'est aussi celle qui pré-

occupe davantage la charité féminine La femme possède dans son cœur l'amour de l'enfance, de l'enfance heureuse, et surtout de l'enfance qui souffre.

Tant de misères attendent l'enfant indigent dans le monde que l'on ne saurait trop embellir par de la bonté et de la charité, les jours qui précèdent son entrée sur le champ de "la lutte pour la vie." "Il est triste de souffrir à l'âge où l'on ne connait même pas le pourquoi de la souffrance. Et qui saura jamais ce que peut contenir de tristesse et de déception un cœur d'enfant en face d'un bas vide au matin de Noël!"

Pendant le dernier mois de l'année, laissons notre cœur racheter par de la charité ce qu'il aurait à se reprocher d'orgueil vain et d'égoisme le long de l'an qui s'en va. Qui sait, si du rayon de bonheur que notre charité aura fait éclore chez les autres, ne sortira pas la lumière qui embellira nos jours.



Le Merci de la France

---

24 décembre 1918

En cette nuit du 24 décembre, la vieille France, voulant redire sa gratitude à ses enfants de la Nouvelle-France, envoie son Ange Gardien en "mission spéciale" vers notre beau Canada.

Après avoir salué de ses ailes les clochers de la France qu'il va quitter, le "Messager de Noël" heureux de connaître enfin le pays de tant de héros, prend son envolée vers les cieux canadiens.

Mais en traversant son pays meurtri, des larmes s'échappent de ses yeux de lumière. Devant lui se déroulent tant de villes saccagées, tant de clochers sans voix, qui autrefois, en cette nuit bénie chantaient de toute leur âme d'airain la naissance du Dieu de Paix et d'Amour. . Ici ce sont des foyers sans feu, que la terrible guerre a rendus déserts; là, ce sont des berceaux vides que la rage prussienne n'a même pas respectés... et l'ange salue ces reliques de la France martyre.

Plus loin, le cœur de l'ange se serre de nouveau, car avant de traverser la frontière, il doit survoler les cimetières sombres où s'alignent des milliers de croix portant l'inscription: "Mort pour la Patrie". Il y a là des Français et des Canadiens que la mort a réunis dans un même martyre, dans une même apothéose.

Mais voici qu'au passage de l'Ange, les tombeaux tressaillent; et des profondeurs où ils sont ensevelis, les fils de "chez-nous" élèvent leur voix. Et l'Ange les entend lui dire dans une harmonie belle comme un chant de séraphins: "O vous qui allez vers nos foyers, dites à ceux qui nous aiment et ne nous oublient pas, que notre part fut glorieuse et qu'il ne faut plus nous regretter, car notre félicité est grande et immortelle." Puis la mélodie s'éteint, et c'est de nouveau le calme sépulcral, c'est la nuit bleue...

Alors emportant le précieux message, l'ange reprend sa course à travers les cieux diamantés. Il franchit les mers, et voilà que dans le lointain brumeux il entrevoit enfin cette terre féconde, productrice de bravoure et de vaillance; ce pays incomparable en beautés et en richesses: Le Canada au fleuve majestueux, tout le long duquel surgissent des clochers, gardiens de nos cités prospères et de nos villages populeux.

Or c'est ici que la mission de l'Ange s'achève; c'est vers nous Canadiens-Français, que la vieille France envoie son Messager en cette nuit de Noël. "Va, lui a-t-elle dit, va bien vite, en cette nuit du Grand Mystère, vers nos frères qui se souviennent toujours, et qui, au jour de la détresse, ont entendu notre appel. Va leur dire

que leur vieille mère la France les presse tendrement sur son cœur, et dans un flot de vœux et de bénédictions, elle leur crie un éternel merci!

Et pendant que Là-Haut, les étoiles tressaillent d'allégresse, et que les clochers en fête carillonnent à toute volée, l'Ange de la France victorieuse laisse tomber sur les foyers des héros endormis dans son sein, un rayon consolateur d'espoir et d'immortalité. . . Puis, ouvrant toutes grandes ses ailes lumineuses, dans la splendeur de cette nuit de Noël, le Messager Céleste fait s'épandre sur tout le Canada le message des vœux et des bénédictions en clamant au rythme des cloches, le "**Merci**" de la vieille France.

L'Attente

L'attente,... c'est peut-être ce qu'il y a de plus aimable et de plus désagréable tout à la fois. L'attente dont il s'agit ici appartient à la catégorie des choses agréables. C'est l'attente des fêtes de Noël et du Jour de l'an; l'attente des réunions de familles, toujours si joyeuses et si réconfortantes; l'attente de l'amitié impatiente de se manifester par les traditionnelles étrennes. Ces étrennes qu'à la veillée l'on confectionne avec la joie anticipée du bon souvenir ou du bonheur qu'elles apporteront.

C'est parfois très peu de chose qu'une étrenne, mais cela peut renfermer de bien jolies pensées, et un désir de faire plaisir qui vaut, à lui seul, son pesant d'or.

Si l'on pouvait lire entre les mailles d'un menu tricot, ou entre les fins points d'ourlet, que d'intéressantes choses l'on apprendrait parfois sur le cœur de nos amies!

Mais les doigts agiles ne suffisent pas toujours à créer ces mille riens de l'amitié; les magasins, à l'époque des étrennes deviennent de véritables écrins où foisonnent des jolis bibelots de toutes valeurs et pour tous les goûts.

Chez les enfants surtout, le jour des étrennes est attendu avec une hâte fébrile, et c'est pour voir palpiter de la joie dans les yeux de leurs petits que les papas et les mamans s'ingénient à trouver les plus belles étrennes; celles qui plairont le plus.

Les parents qui achètent de bonne heure des étrennes à leurs enfants ont devant eux un problème assez difficile à résoudre; celui de dérober leurs achats aux yeux perspicaces et attentifs qui, dans le temps des fêtes, surveillent, comme des agents de sûreté, les allées et venues des commissionnaires.

Souvent la réalité dépasse l'attente, mais il arrive que les étrennes reçues ne sont pas les étrennes convoitées. Faisons en sorte que le donateur, après s'être efforcé de faire plaisir, ne s'aperçoive pas qu'il y a eu déception. Peut-être s'est-on donné beaucoup de peine, s'est-on imposé même des sacrifices pour choisir ce que l'on croyait être le plus agréable.



SANCTUAIRES CANADIENS

Le Cap de la Madeleine

Il est des endroits privilégiés, des coins de pays qui ressemblent à des coins du ciel, tant la piété des fidèles s'y est donné rendez-vous, attirée par des faveurs que la Providence a daigné y faire descendre.

Le Cap de la Madeleine, situé sur les bords du fleuve St-Laurent semble avoir été choisi, il y a quelques siècles, par la Vierge Marie, pour devenir, au pays canadien, la terre de ses prédilections.

La première chapelle construite au Cap de la Madeleine le fut en 1659, par les Jésuites. La piété régnait dans cette mission de façon si intense qu'en 1663 le Père Ragueneau, S. J. l'appelait: "une académie de vertus."

Les Jésuites furent remplacés en 1680 par les Pères Récollets qui le furent en 1782 par le clergé séculier.

La dévotion au Très Saint Rosaire, au Cap de la Madeleine remonte aux origines de l'histoire, alors qu'en 1694 M. le curé Paul Vachon l'érigeait en confrérie dans sa vieille chapelle. Après la mort de ce dévoué prêtre,

arrivé en 1729, cette dévotion se ralentit malheureusement et ce n'est qu'en 1867 que le culte du très Saint Rosaire fut remis en honneur, par M. le grand vicaire Luc Désilets, alors curé de la paroisse du Cap. Un fait fort insignifiant apparemment fut la cause semble-t-il de cette restauration.

C'était en 1867, la veille de l'Ascension. Malgré les pressantes exhortations du pasteur, personne ne s'était présenté au saint tribunal. M. le curé Désilets, fort peiné de cette indifférence religieuse s'en venait dire à Notre-Seigneur au Saint Tabernacle, toute la peine dont son cœur était rempli; lorsqu'arrivé devant l'autel du Rosaire, il aperçoit un pourceau tenant un chapelet entre ses dents. Le curé s'empare du chapelet et chasse l'animal, puis une pensée le frappe. "Les hommes laissent tomber le chapelet, se dit-il, et les pourceaux le ramassent." Sous l'empire de cette pensée, il se jette à genoux aux pieds de la statue de la Vierge et jure de se consacrer à rétablir et à propager la dévotion au Rosaire dans sa paroisse.

Il accomplit sa promesse, prêcha le Rosaire et rétablit la dévotion des "Ave" à la Vierge qui sut récompenser son serviteur par des miracles, prélude de faveurs plus grandes et nombreuses qui allaient suivre.

En 1878, un événement prodigieux vint donner un nouvel essor à cette dévotion. La vieille église du Cap allait être remplacée, et sa démolition devait suivre la construction du nouveau temple. Ne pouvant se procurer la pierre nécessaire à cette construction au Cap, on en avait fait préparer sur la rive sud, à Ste-Angèle de

Laval, en assez grande quantité pour élever l'église nouvelle jusqu'aux fenêtres. Les ressources n'étant pas suffisantes pour faire le transport par bateau, il fut convenu que l'on attendrait l'hiver.

A cette fin, depuis le mois de novembre, l'on récita tous les dimanches, après la messe, devant la statue de Notre-Dame du Rosaire, un chapelet pour obtenir un pont de glace. Mais le ciel semblait sourd aux "ave" des paroissiens et mars arriva sans pont de glace. Déjà, il semblait que toute espérance fut disparue. M. Désilets fit alors le vœu à la Reine du Rosaire, de conserver et de lui dédier la vieille église, avec l'agrément de l'ordinaire, si Elle lui accordait un pont de glace.

Or le 15 mars, le fleuve apparut couvert d'une couche de neige parsemée de glace détachée de l'embouchure du St-Maurice. Personne n'avait vu tomber la neige, les glaçons n'en étaient pas recouverts mais elle était là.

Le lendemain qui était un dimanche, après vêpres, Monsieur Eugène Duguay, vicaire de la paroisse, se hasarde avec une dizaine de compagnons afin de s'assurer de la solidité du pont. Ils atteignent avec peine la rive sud, soutenus dans leur courage par la lumière qui brille à une fenêtre du presbytère, les avertissant que leur curé est là qui récite des "Ave" pour le succès de l'expédition. Les jours suivants le pont de glace, qu'on appela le "pont des chapelets", fut sillonné de voitures chargées de pierre pour la nouvelle église. Dès que toute la pierre fut transportée, le pont se désagrégea de lui-même. Ce fait était

vraiment merveilleux, et la paroisse comprit le prodige accompli par la puissance des "Ave".

L'année 1883, qui vit paraître l'encyclique de Léon XIII sur le Rosaire, vit s'organiser les premiers pèlerinages au Cap de la Madeleine.

Le 22 juin 1888 M. le curé Désilets accomplit son vœu, et la vieille église fut solennellement dédiée à Notre-Dame du Saint-Rosaire. Ce fut une belle fête et l'on y pria beaucoup, demandant à la Sainte Vierge de montrer par un signe sensible qu'elle acceptait le sanctuaire comme lieu de ses miséricordes.

Sur le soir, M. Pierre Lacroix des Trois-Rivières, tout perclus, est amené au presbytère du Cap, il venait demander sa guérison. M. Désilets, et le Père Frédéric qui se trouvait ce soir-là au Cap, soutinrent l'infirme jusqu'au sanctuaire. Ils priaient depuis un certain temps, lorsqu'ils virent la statue ouvrir ses yeux et regarder droit devant elle dans la direction des Trois-Rivières. Tous les trois constatèrent le même prodige. La Vierge du Cap venait donner à ses fidèles serviteurs la réponse qu'ils en attendaient; c'était le signe sensible demandé. Ce regard ne signifiait-il pas que la Reine du Rosaire aurait les yeux ouverts sur toutes les misères morales ou physiques qui viendraient à ses pieds y chercher soulagement et guérison?

L'œuvre et les vœux de M. le curé Désilets étant accomplis, l'heure de la récompense sonna pour ce dévot serviteur de Marie, le 30 août 1888.

Son vicaire, M. l'abbé Eugène Duguay, à qui il avait confié l'œuvre du sanctuaire le remplaça et se montra à la hauteur de son rôle. Il fut admirablement secondé dans sa lourde tâche par le R. P. Frédéric de Ghyvelde O. F. M., qui fut vraiment au Cap, l'envoyé de la Providence, et contribua, pour une large part à la diffusion de la dévotion au Très Saint Rosaire.

Dès 1890, le zélé curé fonda l'organe des pèlerinages: "Les Annales du T.-S. Rosaire". Aidé du R. Père Frédéric, il fit construire en 1891 l'annexe attenant au sanctuaire.

Les pèlerinages commencèrent à affluer; on en compta d'abord du diocèse des Trois-Rivières, puis de celui de Nicolet, enfin l'élan se communiqua aux diocèses voisins et ce fut bientôt la Province de Québec entière qui vint par groupes nombreux demander la protection de Marie.

Elle ne la refusa pas, et nombreux furent ceux qui s'en retournèrent apportant avec la paix de l'âme, le soulagement ou la guérison de leurs maux.

En 1898, à l'occasion de la visite pastorale, M. le curé Duguay pria instamment Monseigneur Laflèche de confier l'œuvre du Cap de la Madeleine à des missionnaires. Le vénérable évêque sentant sa fin approcher, laissa cette tâche à son successeur.

L'époque d'épreuve de l'œuvre naissante était maintenant passée et les faveurs de la Reine du Rosaire allaient continuer de se multiplier. Les pèlerins vinrent

nombreux chaque année, non seulement de la province de Québec, mais de toutes les parties du pays et même des Etats-Unis.

En 1902, Sa Grandeur Monseigneur Cloutier, annonçait dans une lettre pastorale que la desserte de la paroisse du Cap était confiée aux Oblats de Marie Immaculée et que "ces vrais fils de Marie, toujours si dévoués aux intérêts de leur Mère, seraient désormais les gardiens de son béni sanctuaire."

En 1904, on obtint de sa sainteté Pie X le couronnement de la statue du sanctuaire. Cette fête fut grandiose et plus de 15,000 pèlerins y prirent part."

Dès lors le sanctuaire du Cap est devenu l'un des plus célèbres du pays où la Reine du Rosaire continue à répandre des flots de miracles et de bénédictions.

En 1924 les RR. PP. Oblats firent ériger un monument destiné à commémorer le "pont des chapelets". Ce pont remplace le pont de bois qui passait au-dessus du ruisseau Faverel, il est en béton et mesure 75 pieds de longueur par 21 pieds de largeur. La bénédiction de ce pont eut lieu le 15 août 1924.

C'est un nouveau monument ajouté à ceux du Chemin de la Croix, des groupes du Rosaire, etc.

Dans un avenir pas très éloigné, espérons-le, lorsque la piété des pèlerins aura assez grossi le trésor à cette fin, une basilique s'élèvera à la Reine du Rosaire, Reine du Canada.

En attendant, avec quelle joie maternelle la Vierge du Cap, ne doit-elle pas voir, avec le retour du beau mois de mai, recommencer le long et édifiant défilé des chrétiens qui vont avec foi et amour s'agenouiller au pied de sa statue miraculeuse.

Sainte-Anne de Beaupré

L'origine de Sainte-Anne-de-Beaupré remonte presqu'aux premières années de la Colonie française au Canada. En effet, la paroisse de "Ste-Anne du Petit Cap", qui est aujourd'hui Sainte-Anne de Beaupré fut érigée canoniquement par Monseigneur de Laval, en 1678 Il y avait déjà des colons résidents dès 1650. C'est à Sainte-Anne-de-Beaupré que naquit, en 1657, le Frère Didace, religieux Franciscain mort en odeur de sainteté en 1699 aux Trois-Rivières.

D'après une tradition vénérable par son antiquité, le premier sanctuaire dédié à sainte Anne, sur la côte de Beaupré aurait été construit par des marins Bretons qui, devant le danger imminent d'un naufrage, auraient fait vœu de bâtir une chapelle à la patronne bien-aimée de leur chère Bretagne, sur le rivage où ils aborderaient. C'était en 1650.

Dès le début, l'humble chapelle devint chère à tous les habitants de la côte de Beaupré et surtout aux marins qui avant de s'embarquer ne manquaient pas d'aller se recommander à Celle qui est la Patronne des Navigateurs". Ils en éprouvèrent souvent une protection spéciale.

Ce fut là l'origine du pèlerinage de Beaupré, devenu de nos jours célèbre dans toute l'Amérique. Dès 1662 il s'opérait des guérisons merveilleuses dans le sanctuaire de Beaupré.

Jusqu'en 1875 le nombre des pèlerins, tout en augmentant en proportion de la population, ne dépassa guère le chiffre annuel de 12,000; il atteint maintenant les 300,000 pèlerins qui vont chaque année prier la Bonne Sainte-Anne de les bénir dans leur âme et dans leur santé.

. . . .

Les Saints Livres ne disent rien ou presque rien de Sainte-Anne. Nous savons qu'elle fut la Mère de la glorieuse Mère de Jésus. Sa vie fut celle d'une bonne et pieuse mère de famille, partageant son temps entre la prière, le soin de sa famille et celui des pauvres. Aussi est-elle le grand modèle présenté par l'Eglise aux mères chrétiennes.

C'est la ville d'Apt qui possède la dépouille mortelle de l'illustre aïeule de Jésus-Christ. D'après l'opinion générale ce serait saint Lazarre, le ressuscité de Béthanie, devenu le premier évêque de Marseille qui aurait apporté de Jérusalem en France les précieuses reliques de Sainte-Anne.

C'est donc du sanctuaire d'Apt que viennent les reliques de sainte Anne que les fidèles vénèrent à Sainte-Anne-de-Beaupré, et dans plusieurs autres églises du Canada.

La basilique de Beaupré qui fut incendiée en 1922 avait été ouverte au culte en 1876. Une nouvelle basilique plus grande s'élèvera bientôt grâce à la contribution de tout le peuple des dévoués amis de Sainte Anne, à la place de l'ancienne, et continuera de faire rayonner les bienfaits de la grande Thaumaturge sur le continent tout entier. Sainte Anne y sera chez-elle et c'est royalement qu'elle continuera à recevoir ses enfants en les comblant des dons précieux de ses bénédictions miraculeuses.

L'Oratoire du Mont-Royal

Beaupré avait son sanctuaire à Ste-Anne, où chaque année les pèlerins se rendent en foule, et où de nombreux miracles attestent de la puissance de la grande thaumaturge et de sa bonté envers l'humanité souffrante.

Le Cap de la Madeleine voyait lui-même depuis plusieurs années le culte de Marie s'intensifier et se répandre par tout le pays et, au-delà, par le même moyen des pèlerinages et des Annales. Ne fallait-il pas que saint Joseph, nommé dès les débuts de la colonie "patron du Canada", y fut honoré d'une façon toute particulière?

La dévotion à saint Joseph date des origines de la Nouvelle France.

Dès 1624, en effet, alors que Québec n'était encore qu'un poste militaire et un comptoir pour la traite des pelleteries, les Pères Récollets qui, dès leur arrivée au pays, en 1615, placèrent leurs travaux apostoliques sous la protection de saint Joseph, proclamèrent aussi solennellement que le leur permettaient les ressources de ce

temps, le grand saint des ouvriers, premier patron du pays. C'est ce troisième centenaire historique et religieux que l'Eglise Canadienne a tenu à célébrer dignement, en 1924.

Plus tard, en 1637, après l'épreuve d'une première conquête anglaise, laquelle, heureusement fut de courte durée, les Jésuite, à Québec, à l'occasion de la fête de saint-Joseph, renouvelèrent d'une façon grandiose cette consécration du pays à l'illustre saint. La célébration de la saint Joseph fut par la suite répétée chaque année avec toute la foi qui animait nos ancêtres.

"Montréal, la ville de Marie, aux origines si parfaitement nobles et pures, uniques peut-être, dans l'histoire a voué de tout temps un culte fervent à l'époux de son auguste protectrice. Des trois congrégations que l'on trouve entourant et protégeant son berceau l'une lui est spécialement consacrée, c'est la communauté des Hospitalières de Saint-Joseph, fondatrice, après Jeanne Mance, de l'Hôtel-Dieu de Montréal. Il est à noter que la chapelle de cet hôpital consacrée à saint Joseph a servi longtemps d'église paroissiale à l'humble mais irréductible avant-poste de la civilisation catholique et française dans les forêts du nouveau-monde."

Cette dévotion à Saint-Joseph est devenue à ce point nationale chez-nous, que c'est un usage depuis longtemps établi de faire précéder du nom de Joseph les prénoms que nos petits garçons canadiens reçoivent au baptême.

Cet hommage ne fut pas insensible au chef de la Sainte Famille, maintes fois, lisons-nous dans les pre-

mières pages de notre histoire, il manifesta envers la jeune colonie la sollicitude dont il l'entourait.

Cette sollicitude, saint Joseph la continue encore de nos jours, un peu partout au pays, chez ceux qui l'invoquent, et, spécialement à son Oratoire du Mont-Royal.

Il semble que Notre-Seigneur ait voulu se servir de l'humble intermédiaire d'un modeste frère convers pour exalter et honorer son père nourricier dans ce lieu de pèlerinage.

Le mouvement débuta comme naissent toutes les grandes et belles œuvres que le temps solidifie, il débuta humblement, et non sans susciter des murmures parmi ceux qui, de nos jours comme jadis, représentent la secte des pharisiens, et se scandalisent des bons mouvements, dont ils ne sont pas les promoteurs.

Ce fut d'abord une statue de l'humble charpentier de Nazareth, placée à l'endroit où se trouve aujourd'hui le Sanctuaire, devant laquelle les clients de saint Joseph vinrent prier chaque jour, puis, bientôt s'éleva une petite chapelle qui fut l'humble Oratoire St-Joseph et que l'on dut agrandir plusieurs fois avant de commencer la construction de la belle crypte au-dessus de laquelle s'élèvera avant longtemps nous l'espérons, la basilique dédiée à Saint-Joseph du Mont Royal.

Le bon frère André qui fut l'humble instrument de la diffusion de la dévotion à saint Joseph au Mont-Royal, fut, dès le lendemain de sa profession, nommé portier du collège de Notre-Dame du Sacré-Cœur. Il y exerça ces fonctions jusqu'en 1909, ce qui lui faisait dire en plaisan-

tant; "A peine mon noviciat fini, mes supérieurs m'ont mis à la porte et j'y suis resté quarante ans. sans partir"!

Le bon frère, mis par sa charge en relation constante entre les élèves et les parents, et professant une grande dévotion à l'humble charpentier de Nazareth, s'appliqua à faire aimer et honorer son saint de prédilection. Naturellement sensible et compatissant, il reçut les confidences des élèves et des parents auxquels, comme suprême remède il prescrivit le recours à saint Joseph.

Les religieux, dans le but d'empêcher que des lieux d'amusements peu désirables s'installent à proximité de leur collège, ayant acheté le terrain qui sert aujourd'hui d'emplacement à l'Oratoire, le firent d'abord servir de terrain de jeu pour leur personnel et leurs élèves du collège Au bout d'un sentier rustique, coupé d'escaliers que l'on avait tracé le long de la colline, et que l'on avait appelé; Boulevard St-Joseph, on érigea un kiosque. Huit ans plus tard, on vit s'élever l'humble Oratoire au flan du Mont-Royal, où l'auguste patron du Canada devait multiplier ses faveurs à la foule des pèlerins qui viendraient réclamer son intercession.

Et cette intercession s'est maintes fois manifestée à l'Oratoire où un grand nombre d'ex-voto en sont l'éloquente attestation.

0

7

Table des Matières

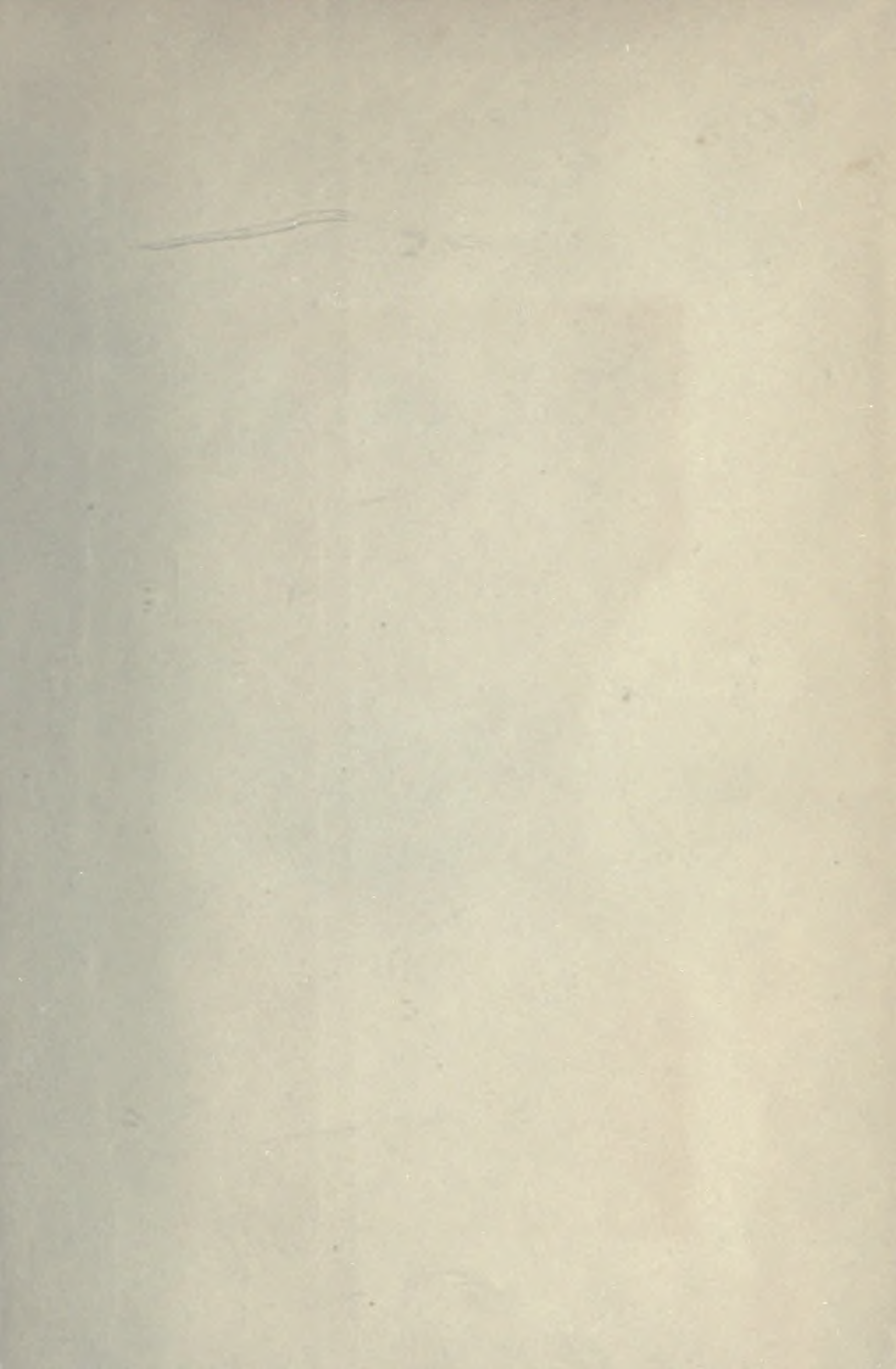
A LA CANADIENNE

DE CI, DE CA

A TRAVERS LES SAISONS

SANCTUAIRES CANADIENS






UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 09 29 07 10 009 5